

Chers Amis,

Le numéro du *Porche* que vous tenez entre vos mains, conçu et réalisé par Yves Avril, est dédié à la mémoire de Youri Malinine. C'est grâce à ses bons soins qu'avaient été obtenues les photocopies du premier article russe publié sur Charles Péguy (voir notre numéro 6 *bis*, de décembre 2000). Youri Malinine était d'une exquise gentillesse et d'une intelligence érudite qui manqueront hélas à l'école pétersbourgeoise de médiévistique non moins qu'à ses amis.

Jamais un numéro n'a aussi bien porté ces drapeaux qui colorent sa couverture : Russie, Pologne, Finlande et France collaborent activement à une meilleure connaissance de Jeanne d'Arc et Charles Péguy, ou nous font connaître deux poètes : Lassi Nummi et Jan Twardowski.

Pour ce dernier, il s'agit en réalité d'un prolongement plutôt que d'une entrée en matière, puisque notre numéro 10 donnait quelques extraits de son œuvre. En revanche, le lecteur du *Porche* découvrira probablement ici Lassi Nummi, dont Yves Avril nous offre un choix de poèmes, introduits et traduits en français, pour la première fois, par ses soins. On jugera de l'intérêt de cette traduction par le fait que le catalogue de la Bibliothèque nationale de France indique que ce poète n'a pas été traduit depuis l'anthologie – épuisée – des *Poètes finnois* (côté livres) et depuis *Aaro Hellaakoski et la poésie finnoise d'aujourd'hui* (côté revue)¹.

Malgré la variété de ce numéro, nous n'aurions garde d'oublier l'Estonie, qui nous présente aujourd'hui Lydia Koidula : faudra-t-il ajouter un nouveau drapeau à notre couverture ? Sans doute. Sa culture, son histoire proche ou lointaine, sa situation entre Russie, Pologne et Finlande, tout porte l'Estonie à passer sous notre porche pour y entendre Charles Péguy ou méditer sur la vie de Jeanne d'Arc.

La rubrique des comptes rendus ne désemplit pas et il est heureux que je ne sois plus le seul à la tenir. Un poème clôt ce numéro, qui ne devra pas trop étonner nos lecteurs : c'est certes une Jeanne des plus originales, un blason johannique du XX^e siècle, une manière de poème en prose. Mais c'est aussi René Char qui rend hommage à la Pucelle de France.

Vous trouverez dans le prochain *Porche* la fin des *Actes* du colloque de Pieksämäki. Nous avons d'ailleurs la joie d'annoncer la reprise du compte rendu de ce colloque par Jacques Birnberg dans le *Carnet austral*, revue de l'*Australian Society for French Studies*² et en tête de la section *Conference Reports*. Nous ne mentirons donc pas si nous affirmons que ce qui écrit dans le *Porche* fait le tour de la terre.

Romain Vaissermann

¹ Respectivement : trad. Henry G. Gröndahl, Seghers, 1951 ; trad. Aimo Sakari, *Profil littéraire de la France*, n° 8-9, oct. 1953 – févr. 1954. Il y a plus de cinquante ans...

² Brisbane, n° 26, mars 2007, p. 27-30.

Youri Malinine (1946-2007)



Tatiana Taïmanova nous a appris la mort de Youri Pavlovitch Malinine, le 1^{er} février 2007.

Ce spécialiste du Moyen-Âge était le disciple de la médiéviste Alexandra Dmitrievna Lyoublinskaïa. À partir de 1973, il avait enseigné plusieurs années l'histoire médiévale à l'Université de Syktyvkar (République des Komis). De retour dans sa ville, qui se nommait encore Léningrad, il s'occupa du département des manuscrits de la Bibliothèque Saltykov-Chtchédrine puis enseigna à l'Institut pédagogique de Léningrad, où Vladimir Raïtses le remarqua. C'est justement Vladimir Raïtses, qui allait devenir notre président d'honneur, qui me le fit connaître.

Lors de mes premiers voyages dans ce qui était encore l'Union soviétique, Youri Malinine, avec un autre historien de nos amis, Youri Égorov, et son étudiant Pavel Krylov (qui fut, faut-il le rappeler, lors de la création du Centre Jeanne d'Arc – Charles Péguy de Saint-Pétersbourg, notre « johanniste »), fut mon guide et me fit découvrir les beautés de Léningrad. Je me souviens avec une grande émotion de nos promenades le long de la Néva gelée, de nos visites à la maison Pouchkine, au musée Nekrassov, dans le quartier où Dostoïevski imagina les débuts de Raskolnikov ; de nos soirées chez Vladimir Raïtses ; des colloques où il nous faisait bénéficier de son grande érudition, de la rigueur et de la finesse de ses analyses. Spécialiste du Moyen-Âge tardif, il traduisit en russe, entre autres, l'œuvre de Philippe de Commines, publia quantité d'articles dont profita *Le Porche* (voir ses numéros 1, 4, 6).

En 2000, parut aux éditions de l'Université d'État de Saint-Pétersbourg, où il était professeur d'histoire médiévale, un recueil de ses études intitulé *La Pensée politique et sociale dans la France des XIV^e et XV^e siècles*¹ et composé de trois parties : « La conscience éthique et son évolution », « Les idées sociales », « Les idées politiques ». Citons quelques-uns des chapitres : « *L'esprit de conseil* au Moyen-Âge », « L'éthique chevaleresque », « Justice et droit dans l'expression des idées sociales », « Conscience nationale et idées patriotiques », « La conception éthique du pouvoir royal », « Le caractère sacré du pouvoir royal ». Né à Vyborg (ancienne Viipuri finlandaise), par les traits de son visage, il ne pouvait renier ses origines caréliennes, c'est-à-dire finnoises, bien qu'il défendît vigoureusement la « russité » de sa ville natale.

Il était dans l'amitié d'une fidélité exempte et d'une immense délicatesse.

Yves Avril

¹ Ю.П.Малинин, *Общественно-политическая мысль позднесредневековой Франции XIV-XV века*, Издательство С.-Петербургского Университета, 2000.

Compte-rendu du colloque de Białystok-Varsovie, Pologne 8-13 juin 2007

Du 8 au 13 juin 2007, des Français, des Polonais, des Russes, des Ukrainiens, des Estoniens, une Lituanienne, un Portugais, un Australien se sont réunis en Pologne, pour une session qui tenait autant du pèlerinage que du colloque universitaire, consacrée à « la mystique de l'amitié ». À l'origine de cette initiative, Katarzyna Pereira, professeur à l'Université de Białystok, auteur d'un livre sur Charles Péguy (*Péguy et la Bible*) et créatrice de la Fondation « L'Europe de l'espérance ». C'est elle qui a réussi le tour de force de nous rassembler : poètes, philosophes, éditeurs, gens de théâtre, étudiants, professeurs, non pour commémorer un passé que nous n'avons pas en partage, mais pour comprendre et habiter ensemble le monde présent.

À travers l'expérience de la diversité vécue dans le dialogue fécond, nous avons fait le pari d'un monde commun, fondé sur le trésor de la culture humaniste et de la foi dans le Dieu de la Bible, révélé en ses visages juif et chrétien, catholique et orthodoxe. Venus de l'Ouest et de l'Est, en trois heures d'avion ou deux jours de train, nous nous sommes rejoints, dépositaires de la même langue, ce français que nos amis possèdent à la perfection, dont ils lisent, traduisent et éditent les grands auteurs. La culture française s'est trouvée magnifiée dans sa vocation à l'universel, d'une manière à peine concevable dans l'Hexagone.

Dans un monde où les frontières ne semblent abolies que pour mieux soumettre les peuples à la domination de la Force et de l'Argent, la découverte de l'autre en tant qu'autre et le partage du même ont été les grands axes de cette session.

Les participants, au nombre d'une trentaine, se sont retrouvés le vendredi soir à Białystok, ville du nord-est de la Pologne, où devait avoir lieu la partie universitaire de notre rencontre. Nous étions hébergés au Centre orthodoxe. Après une nuit écourtée par les flots de lumière pénétrant dans les chambres dès quatre heures du matin, au petit-déjeuner nous avons eu droit, entre autres, à une crêpe frite fourrée au saucisson. Par vingt-cinq degrés de chaleur, ce fut, pour certains d'entre nous, un premier défi ! L'université de Białystok nous avait réservé une salle de prestige dans le bâtiment de ses services administratifs, ancien siège du Parti Communiste. L'assistance était nombreuse. Pour cette première matinée, Małgorzata Kowalska, philosophe, nous a rendu le service insigne de traduire la communication d'Alain Finkielkraut et les interventions du public, avec un brio qui a forcé l'admiration de tous. Yves Avril, président d'honneur du *Porche*, n'a pas omis de dire qu'il représentait en ces lieux Romain Vaissermann, nouveau président de l'association. Katarzyna Pereira a rappelé que l'expression « mystique de l'amitié » se trouvait chez Péguy, plaçant le colloque sous les auspices de l'écrivain qui nous est cher. Elle a souligné combien ces mots pouvaient sonner étrangement dans un pays autrefois communiste, athée, où il avait beaucoup été question de « pays frères » et « d'amitié entre les peuples ». Pourtant, a-t-elle ajouté, s'il était un lieu, en Pologne, où l'expression « mystique de l'amitié » pouvait avoir un sens, c'était bien ici, dans une région où coexistaient pendant des siècles quatre communautés, quatre confessions : catholiques, orthodoxes, Tatars musulmans, juifs hassidiques.

La première communication fut celle du philosophe français Alain Finkielkraut, « Amitié et fraternité ». Les grands thèmes du colloque étaient lancés : le refus d'une histoire hégémonique dominée par le chiffre 2, celui des affrontements irréductibles ; la célébration de la pluralité, gage d'une amitié possible. En prenant pour paradigme la rupture de Sartre et de Camus, Alain Finkielkraut a opposé la fraternité d'armes qui unit les partisans d'un camp contre ceux du camp adverse, et l'amitié, relation privilégiée entre des individus divers, membres d'une humanité plurielle. « Plus je vais, plus je découvre que les hommes libres et que les événements libres sont variés », écrivait Péguy en 1901, dans *Casse-cou*. L'intervention de Constantin Sigov, professeur et éditeur à Kiev, très engagé dans le rapprochement entre orthodoxes et catholiques, a développé le motif du « trésor commun », celui de la culture et de la foi à partir duquel nous pouvons former

des « oasis d'amitié ». Il s'appuyait sur la correspondance de deux grandes figures intellectuelles de la Russie : Viatcheslav Ivanov et Mikhaïl Gerschenson. Matthieu Dubost, philosophe enseignant à la Sorbonne, a livré une analyse de l'amitié selon Merleau-Ponty, insistant sur l'altérité irréductible et bénéfique de l'ami.

Après le déjeuner, les travaux ont repris sur un autre site de l'université, dans un auditorium ultra-moderne. Péguy a été mis à l'honneur, Yves Avril consacrant son exposé aux célèbres brouilles du gérant des *Cahiers de la quinzaine*, tandis que Katarzyna Pereira traitait le cas particulier de ses relations avec Jacques Maritain. Pour ma part, j'ai fait porter ma communication sur un livre consacré à une entreprise de sauvetage d'enfants juifs durant la Seconde guerre mondiale, à Moissac, dans le sud de la France. J'ai ébauché une lecture parallèle de cette histoire et de celle d'une partie de mes ascendants, catholiques, originaires de la même ville, et maintenus dans l'ignorance des faits qui s'étaient déroulés si près d'eux. C'était amorcer ce qui allait devenir un des axes principaux de notre voyage : la quête des traces de la présence juive en Pologne, le constat d'une absence irrémédiable, entre nous et eux un arc lancé par-dessus le désastre.

Il faisait encore très beau quand nous avons quitté l'université pour visiter la ville, guidés par Iza Walentinowicz, une étudiante polonaise. Elle nous a menés au palais Branicki, dont nous avons arpenté avec délices le beau parc ombragé, après une journée passée enfermés. Puis nous avons sillonné l'emplacement de l'ancien ghetto. Bialystok était avant la guerre une ville peuplée à 80 % de juifs. Lors de cette promenade, nous avons eu un premier aperçu de cette « présence-absence » des juifs : au milieu d'immeubles maussades, le linge suspendu aux fenêtres, des squares chétifs accueillent une stèle, un vestige, surgis d'un univers englouti. Il faut se pencher sur la plaque pour y lire qu'à cet endroit, un jour de juin 1941 peut-être aussi radieux que celui que nous vivons, 2 à 3000 personnes furent rassemblées dans la synagogue et brûlées vives par les Allemands. Autour les gens poursuivent leurs existences, le quotidien, grisâtre comme les façades, a repris son cours.

Ensuite, nous avons pris le car et gagné la bourgade de Tykocin, non loin de Bialystok. C'est un ancien *shtetl*, dont la synagogue est une des rares de Pologne à avoir été conservée. Toujours sous un ciel d'un bleu intense, nous sommes arrivés au lieu de notre hébergement, l'*alumnat*, sorte d'auberge contiguë à l'église baroque, installée dans un bâtiment du XVIII^e siècle en forme de cloître aux murs blanchis à la chaux : un très bel endroit.

Les nombreux trajets que nous avons faits en car durant ce voyage en Pologne resteront dans la mémoire de tous comme des moments privilégiés. Non pas pour les routes, parfois cahotantes, qui ravivèrent cruellement la sciatique de notre ami Jacques Broche, mais grâce aux heures qu'ils mirent à notre disposition pour parler. Parler, sans souci du temps qui passe, se livrer sans frein au plaisir de la conversation et de la découverte, quel plaisir !

Bien que tardive et suivie d'un bon dîner, notre arrivée à l'*alumnat* de Tykocin ne fut pas la dernière étape de cette journée. Nous avons été conviés à entendre le témoignage du professeur Karol Tarnowski, de Cracovie, et de son épouse, sur leur relation privilégiée avec le pape Jean-Paul II, qui fut l'aumônier de leur groupe de jeunes. Ce fut le moment dévolu, lors de cette session, à l'incontournable figure de Karol Wojtyła, dévoilée ici sous un jour plus intime et plus familial.

La journée du dimanche étant chargée, en dépit du coucher tardif, il nous fut proposé d'assister à la messe de... 7h30. Une fois encore, le soleil éblouissant rendit pourtant l'usage du réveil superflu. Nous eûmes la surprise de nous retrouver dans une église pleine malgré l'heure matinale. En guise d'enfants de chœur, de grands jeunes gens d'une vingtaine d'années, en surplus ; on communie à genoux devant l'autel, bouche ouverte. Il faut prier sans comprendre, mais le geste de la paix du Christ, universel et chaleureux, nous rappelle que nous sommes frères.

Après le petit déjeuner, nous attendons dans la cour de l'*alumnat* la projection d'un film sur la communauté juive de Tykocin. L'attente se prolonge ; il s'avère que le problème technique rencontré est insoluble... On part donc pour la visite de la bourgade. Traversant la grand-place, nous arrivons à la synagogue, construction ramassée aux murs peints en blanc. Ce n'est plus un

lieu de culte, la Thora n'y réside pas. À l'intérieur, les parois sont recouvertes d'inscriptions en hébreu, qu'aucun de nous ne sait lire. Pas de tableaux, mais ces écritures indéchiffrables. Lieu préservé, lieu déserté, que nous arpentons, pensifs.

Nous nous rendons ensuite au musée local où doit enfin avoir lieu la projection prévue en début de matinée. Pas de chance, la technique nous joue des tours ; nous ne pouvons voir qu'un documentaire sur la diaspora des juifs portugais au cours des siècles. Décidément, il nous faut affronter l'absence définitive des juifs de Tykocin. Un exposé sur les témoignages de l'holocauste dans la littérature clôt cette matinée.

Le déjeuner se déroule dans une atmosphère surprenante. Tandis que des musiciens jouent des airs endiablés, nous nous initions aux saveurs de la cuisine yiddish ; je me remémore des passages d'Isaac Bashevis Singer. Après cet intermède, nous remontons dans le car, direction Treblinka. Le trajet est sensé durer 40 minutes ; nous mettrons deux heures pour arriver. Cette fois, pas question de se laisser aller à la griserie des conversations. Nous écoutons le témoignage d'une autre Katarzyna, juive rescapée, qui nous raconte comment elle fut sauvée dans son enfance. Les souvenirs affluent, denses, terribles, c'est un torrent dont rien n'arrête le cours. Jan, l'étudiant polonais qui cherche dans l'œuvre de Balzac des solutions politiques, traduit magistralement ce flot de paroles. Les prémonitions de la mère, son arrestation, la séparation pour toujours, le ghetto de Bialystok puis celui de Varsovie, les institutions catholiques, malgré tout la joie de vivre et l'énergie de l'enfance : voilà ce que nous dit le récit de cette petite femme si vive.

Nous errons dans la campagne. Des prairies, des forêts, des routes qui se croisent. Le chauffeur demande son chemin à une jeune femme à vélo, et je comprends que nous sommes perdus, comme dans le film *Tout est illuminé*, dont nous avons parlé la veille avec Alain Finkielkraut. L'espace et le temps se dérobent. Errance initiatique ? Ça y est, nous y sommes. Il est déjà 17 heures quand nous arrivons sur le parking au milieu des arbres. Notre visite du camp va prendre le tour inattendu d'une promenade en forêt. Le long d'un sentier pavé qui court sur près de 5 km, se succèdent le camp d'extermination, le camp de travail et le lieu d'exécution. L'endroit me paraît magnifique ; sous le ciel d'azur, la forêt bruit de chants d'oiseaux ; dans les clairières qui abritèrent des lieux de souffrance et de mort, les fleurs sauvages oscillent sous la brise que parfume la senteur des pins. S'il n'y avait les inscriptions gravées sur la pierre ou sur les panneaux de bois, nous ne saurions pas où nous sommes. « 800 000 personnes exterminées ». « Baraque des femmes juives ». « Latrines ». Sur le premier site, des pierres ont été dressées, sur lesquelles sont gravés les noms des villes d'origine des victimes. On dirait un cimetière juif. C'est un cimetière juif. Mais le gouffre est trop grand entre ce que nous voyons là, au sein de cette nature magnifique, et ce qui s'y est passé. Notre présence seule, notre présence ensemble, chacun ayant fait le déplacement jusqu'ici, notre présence fait signe.

Le trajet qui nous mène à Varsovie semble ne pas devoir finir. La nuit est tombée depuis longtemps. On se tait, ou bien on se reconforte dans l'échange de confidences comme en permettent seulement ces parenthèses si intenses que sont les colloques.

À l'arrivée, les restaurants sont fermés. Nous déambulons dans les rues de la capitale, trouvant par chance un supermarché ouvert 24 heures sur 24, où des Varsoviens noctambules font leurs courses. Il est près de minuit ; nous nous offrons qui une bière fraîche, qui des fraises ; Jacqueline ne résiste pas à une saucisse grillée des plus appétissantes. Ces victuailles seront partagées dans la chambre des messieurs : Matthieu, Constantin et Dimitri, qui nous offrent l'hospitalité.

Le lendemain, lundi, nous avons gagné deux bonnes heures de sommeil grâce à un ingénieux stratagème : défiant les lois de l'équilibre, Jacqueline et moi, chacune grimpée sur son lit, avons réussi à obturer le velux de notre chambre à l'aide d'une couverture ! Il fait toujours un temps splendide, et c'est dans un soleil éclatant que nous visiterons Varsovie. Ici, le bleu du ciel est intense dès les premières heures du jour jusqu'à tard le soir, sans cette taie grisâtre qui flotte au-dessus de Paris par temps chaud. Ce matin, Vahur-Paul et Marika, nos amis estoniens, sont

allés animer une rencontre sur le théâtre dans le lycée des enfants de Katarzyna, avec un plein succès. Notre groupe s'est amenuisé, les amis polonais qui nous avaient fait la joie de leur présence à Bialystok et à Tykocin retournant peu à peu à leurs occupations. Après les journées si denses que nous venons de vivre, la visite de Varsovie se déroule selon un rythme plus souple. La plupart d'entre nous connaissent déjà la ville. Pour ma part, je découvre le centre ancien, avec son château, ses places pavées, ses façades colorées, ses églises. J'ai du mal à réaliser que tout cela n'est que reconstitution, oscillant entre l'admiration pour le résultat de cette entreprise grandiose, qui offre au visiteur un ensemble architectural au charme puissant, et le malaise face à l'ostensible négation d'un passé désastreux. Impression atténuée, voire contredite, par les nombreux lieux de commémoration qui parsèment Varsovie.

Nous nous retrouvons au centre *Amicus* pour le déjeuner, fêtant avec des fleurs et du vin l'anniversaire de la gracieuse Marika. Il a fallu dire au revoir à Matthieu. Puis nous nous sommes égaillés dans la ville. Éliane, Dimitri et Constantin avaient accepté de m'accompagner aux jardins de Saxe. Je tenais absolument à m'y rendre, parce qu'il en est souvent question dans les romans d'Isaac Bashevis Singer. Nous y avons passé un moment délicieux à longer les allées sous les arbres, mais la réalité n'égale pas le poème ; et tout d'abord, la traduction exacte n'est pas, comme je le croyais, « les jardins de Saxe », qui évoquaient la délicatesse de la porcelaine, mais « les jardins saxons », qui font surgir aussitôt la vision de guerriers barbares... Puissance du verbe et de l'imagination !

En début de soirée, nous devons tous nous retrouver à la Bibliothèque nationale pour assister au débat entre Alain Finkielkraut et Pawel Spiewak, organisé par le journal *Dziennik*. L'amphithéâtre était plein ; nous disposions de casques pour la traduction simultanée. Ce débat fut mémorable. Le thème en était la « liquidation de l'héritage antitotalitaire dans la civilisation européenne ». Après avoir évoqué le « totalitarisme intellectuel de la gauche en France », toujours dominée par ce principe binaire dont il avait déjà dénoncé les effets pervers à Bialystok, le philosophe français n'a pas hésité à aborder le sujet brûlant de la loi de « lustration ». Bien que déclarée inconstitutionnelle, cette loi, qui exigeait des personnages publics et des intellectuels polonais une déclaration faisant état de leur collaboration éventuelle avec le régime communiste, suscite une adhésion quasi-générale de la part des Polonais. Du point de vue français, en revanche, elle est perçue comme une loi inquisitoriale, reproduisant les mécanismes totalitaires dont elle prétend débarrasser la Pologne. Tel « ce cavalier français qui partit d'un si bon pas », pour paraphraser Péguy parlant de Descartes, Finkielkraut n'a pas craint d'avancer sur ce terrain miné. Avec panache et courage, il a invité la jeunesse, cette jeunesse dont l'ardeur et l'intransigeance sont les aliments favoris de tous les régimes totalitaires, à s'investir dans les combats du présent, plutôt qu'à s'ériger en juge de ses aînés. Le philosophe a rendu hommage à l'héroïque Pologne de *Solidarność*, se soulevant contre le joug communiste, non certes pour se soumettre volontairement à celui d'un ordre moral dangereux. Il a rappelé l'enthousiasme suscité en France par un mouvement dont les grandes figures sont aujourd'hui considérées par certains dans leur pays comme des traîtres.

En l'écoutant, j'avais en tête ces lignes de Péguy dans *Par ce demi-clair matin* :

La France était de toute antiquité, par droit de naissance, par droit divin, comme une reine des nations ; [...] nous avons accoutumé de parler en maîtres, ou du moins en arbitres, et de traiter les affaires des peuples ; nous parlions un langage naturellement universel, volontiers prophétique, mais toujours de bonne et de grande compagnie ; [...] nous parlions toujours au nom de l'humanité ; c'est-à-dire, en bon français, que nous nous mêlions toujours des affaires des autres, car on ne peut pas toujours s'occuper des affaires de tout le monde sans se mêler un peu des affaires des autres ; c'était pour leur bien, naturellement ; mais les autres en avaient quelquefois assez.

Dans une atmosphère saturée d'émotions, Pawel Spiewak a donné voix aux sentiments d'injustice et de frustration éprouvés par les Polonais, sous-estimés dans leur héroïsme et leurs

souffrances d'hier, incompris dans leur désir de se délivrer des miasmes du passé, dont leur présent est encore manifestement infesté.

De retour au centre *Amicus*, il nous a été donné de vivre un de ces moments rares, où la fraternité humaine, la communion dans le bien et le beau ne sont plus des utopies lointaines, mais la réalité. Les dames russes nous avaient conviés dans leur chambre ; le thé était brûlant ; la vodka circulait ainsi que les petits gâteaux. Nous nous sommes mis alors à réciter de la poésie. Dimitri, le poète ukrainien à la barbe broussailleuse, a psalmodié des vers russes et des vers français, prêtant à Baudelaire les grondements de sa voix profonde, Ékatérina, d'une voix habitée, nous dit Tsvétaïéva, tandis que le timbre délicat d'Yves Avril faisait sonner dans le silence les mots de Mallarmé.

La journée du mardi commença pour ceux qui le désiraient par une messe dans l'église voisine. Puis, nous avons visité le musée consacré au Père Popieluszko, dans l'enceinte de cette église où se trouve sa sépulture. Remigius Forycki, universitaire et grand chrétien polonais, nous a rejoints. Il a tenu des propos remarquables sur la complémentarité des variantes polonaise et française du catholicisme. Selon lui, les Polonais ont pour eux la ferveur et le nombre, tandis que du côté français, la foi est plus intériorisée et va de pair avec une exigence intellectuelle. Ces paroles furent un baume après les tensions perceptibles à l'issue du débat de la veille. Le parcours du musée suit celui du jeune prêtre martyr, aumônier du mouvement *Solidarność*, arrêté et torturé à mort par la police secrète en 1984. Les photos de son visage et de ses mains suppliciés sont insoutenables. Face aux ravages du mal, que valent nos aspirations à un monde meilleur ? Ce moment, parmi d'autres aussi intenses comme la visite de Treblinka, est une pierre de touche de la démarche que nous tentons ici, à la recherche tâtonnante d'une voix d'amitié, signe d'espérance pour le monde.

La matinée se poursuit par la reprise de nos séances de travail. Quatre communications littéraires présentent des expériences d'amitié vécues dans le texte. Celle de Montaigne et La Boétie, analysée par Remigius Forycki : toute l'œuvre de l'auteur des *Essais* naît du sentiment de la perte de l'être aimé et vient combler ce manque. C'est ensuite Elena qui évoque les amitiés scolaires et estudiantines de quelques grandes figures des littératures française et russe. Ékatérina nous parle de la pluralité des voix dans *Le Grand Meaulnes*. Enfin, Tania conclut par un magnifique exposé sur l'amitié créatrice selon Péguy. Ainsi le colloque rend-il un hommage final à celui qui, de près ou de loin, nous a réunis ici.

Une fois encore, j'éprouve une admiration sans bornes pour ces personnes qui possèdent si bien ma langue maternelle et qui font de la culture de mon pays un axe essentiel de leur existence. Comme si on voulait prolonger indéfiniment ces moments précieux, deux interventions supplémentaires s'ajoutent à notre programme. Cela fait longtemps que nous ne nous inquiétons plus des horaires ; nous avons pris le pli de faire passer les nourritures terrestres après celles de l'esprit, si délectables et copieuses ! On nous lit un extrait d'une thèse consacrée à l'amitié selon saint Thomas d'Aquin. Le Docteur angélique opère une distinction entre l'*amicitia virtuosa*, reposant sur des valeurs communes, et l'amitié fondée sur le simple plaisir d'être ensemble, plus susceptible de glisser vers « l'amour de concupiscence »... Au cours de ce séjour, je crois bien que j'aurai goûté à toute la gamme ! « Hâtons-nous d'aimer » : c'est le titre d'un poème de Jan Twardowski qui nous est lu pour finir ; mais le temps de l'amitié est aussi celui de la maturation – et, plus elle mûrit, plus elle porte de fruits.

L'heure du départ a sonné pour Jacqueline et moi. Depuis Orly, nous aurons partagé bien des moments toutes les deux, et j'ai trouvé auprès d'elle l'écoute d'une amie bienveillante et sage. Nous montons dans le taxi que Katarzyna nous a commandé. Avec toute la bonté du monde dans le regard, Constantin appelle sur nous la protection de l'ange. Oui, que l'ange soit sur nous, qu'il nous protège ainsi que tous ceux qui participèrent à cette session, et fasse germer ce que nous y avons semé.

Claire Daudin

Addendum

Yves Avril

Claire et Jacqueline sont donc parties le 11 juin. Le lendemain, nous assistions à la librairie-café *Tarabuk*, où avait été présenté il y a deux ans le livre de Katarzyna Pereira, *Péguy et la Bible*, à la présentation de la première traduction intégrale en polonais du *Porche du mystère de la deuxième vertu*.

L'entreprise, réalisée par Léon Zaręba, admirable connaisseur de la langue française, était due à l'initiative du Carmel de Czerna (où nous avons suivi une session de l'« Europe de l'espérance » en février 2000) dont le Supérieur, accompagné de deux autres religieux était présent. Les éditeurs nous avaient fait l'honneur de nous demander le patronage de notre Association.

Après les allocutions d'ouverture du Père Albert Wach, de Katarzyna Pereira et de moi-même, Léon Zaręba donna quelques explications sur son travail, sur les particularités du style de Péguy et leur adaptation dans la langue polonaise et lut quelques passages caractéristiques dans l'original et en traduction. Le moment le plus émouvant, moment réellement bouleversant, fut la lecture en polonais par Maja Komorowska – qui interpréta autrefois le rôle de Rachel dans le film *Les Noces* d'Andrzej Wajda – de trois des plus beaux passages du *Porche* et en particulier du *finale* qu'on appelle parfois « l'hymne à la Nuit ». Cette soirée fut le magnifique épilogue de la sixième session-retraite organisée par Katarzyna Pereira et la Fondation « L'Europe de l'espérance ».

Jan Twardowski

Jan Twardowski

Yves Avril

Nous remercions très vivement Aleksandra Iwanowska, éditrice de l'*Autobiographie* de Jan Twardowski¹, et les éditions *Wydawnictwo Literackie* de Cracovie, de nous avoir donné l'autorisation exceptionnelle de présenter ici, dans la traduction de notre amie Maria Żurowska, deux chapitres de la dernière œuvre de ce grand poète polonais, mort le 18 janvier 2006 à l'âge de 90 ans, dont nous avons présenté dans le numéro 10 du *Porche* quelques poèmes.

Jan Twardowski est né en 1915 à Varsovie, dans une Pologne encore intégrée à l'Empire russe. Son père travaille dans les Chemins de fer comme mécanicien, puis comme chef des ateliers de locomotives de Varsovie Centrale, enfin comme conseiller du Ministère des Transports. Lors de la Première Guerre mondiale, la famille qui se compose de quatre enfants est évacuée en Russie et ne revient en Pologne qu'en 1918. Au lycée de Varsovie, Jan s'intéresse plus particulièrement aux sciences de la nature. Chargé de la section littéraire d'un journal interscolaire, il y fait ses débuts de poète et de prosateur. Il y fait la connaissance de futurs grands écrivains comme Kazimierz Brandys, Jan Kott, Tadeusz Różewicz, Wojciech Żukrowski etc. En 1937, il publie son premier recueil poétique, *Powrót Andersena* (« Le Retour d'Andersen »).

Il commence des études de langue et littérature polonaises au Département de philosophie de l'Université de Varsovie, études qu'il ne pourra achever qu'après la guerre avec un mémoire sur le poète Julius Słowacki (1809-1849), le grand contemporain d'Adam Mickiewicz. Pendant la guerre, il remplit des missions pour l'Armée Nationale² et participe à l'Insurrection. Aussitôt après la guerre et l'arrivée des communistes au pouvoir, il commence des études de théologie au séminaire clandestin de Varsovie. À partir de 1945, il publie ses poèmes dans l'hebdomadaire *Tygodnik Powszechny* : cette collaboration dure près de 50 ans et ne s'interrompt que dans les périodes où le journal est suspendu par les autorités communistes.

Le 4 juillet 1948, il est ordonné prêtre. Vicaire de différentes paroisses de Varsovie et des environs, il est chargé par le cardinal Stefan Wyszyński, nouveau primat de Pologne, de la catéchèse à l'École spéciale d'État pour les enfants en difficulté. C'est d'ailleurs aux enfants qu'il consacre une importante partie de son œuvre dans des poésies, des récits et des sermons conçus spécialement pour eux, en particulier lorsqu'il est recteur de l'église des Visitandines à Varsovie. Paraissent ainsi *Cahiers à carreaux. Entretiens avec les enfants et non seulement avec les enfants* (1973-1994), *Bâtons et bâtonnets* (1987), *Chemin de croix. Quatorze stations tristes pour une station joyeuse* (1988). Il publie trois volumes d'homélies pour les dimanches et fêtes des années liturgiques B (1986), C (1988) et A (1989). Pour ce dernier volume il refuse le prix de la création artistique pour les enfants et la jeunesse, décerné par le président du Conseil d'alors, Mieczysław Rakowski.

Pendant la période communiste, sa poésie, quand elle n'est pas confiée au secret d'un tiroir, tantôt publiée sous pseudonyme, tantôt diffusée en copies dactylographiées, tantôt publiée par des éditions officielles avec ou sans l'accord de l'auteur, devient très populaire. Elle est soutenue par l'amitié de poètes comme Anna Kamińska qui la fait figurer dans son *Anthologie des plus belles poésies polonaises* (1974). On lui consacre désormais des études. Elle a été honorée de différents prix : le prix du Pen-Club – Robert Graves pour l'ensemble de l'œuvre, la médaille Janusz Korczak en 1980, et surtout le prix *Totus*, le « prix Nobel catholique » en 2001.

¹ Jan Twardowski. *Autobiografia. Myśli nie tylko o sobie*, éd. Aleksandra Iwanowska, tome 1 : *Smak Dzieciństwa. 1915-1939*, Cracovie Wydawnictwo Literackie, 2006.

² L'Armée Nationale ou, plus précisément, « Intérieure » (pol. *Armia Krajowa*) se constitua dans la clandestinité dès le début de l'invasion nazie. Elle est à l'origine de l'Insurrection de Varsovie (1^{er} août – 2 octobre 1944).

Les Twardowski, ma famille « à l'ancienne »¹

Jan Twardowski

*J'ai réveillé le passé défini
d'un sifflet trouvé dans un tiroir
d'une bague aux armes « Ogończyk »²*

La famille est œuvre de Dieu. Pour nous elle peut être une croix, elle peut être une joie. Il ne dépend pas de nous d'avoir ces parents-ci et non ceux-là, tels frères et sœurs et non tels autres. La famille est un mystère de la volonté de Dieu. C'est dans la famille que Dieu nous donne, que nous devons mûrir, en attendant la rencontre avec Lui.

J'ai eu la grâce de vivre dans une famille qui s'aimait, et mes souvenirs d'enfance sont émouvants, très familiaux.

Il est donc très important de ne pas avoir honte de sa famille. Dans la mienne, tout le monde était honnête.

Comme en un rêve, je me souviens d'un vieil homme, Stanislaw (23 avril 1845 – 19 avril 1929), mon grand-père, père de mon père et fils de Jan (21 juin 1804 – 2 avril 1848), au blason Ogończyk³. Je me souviens de l'uniforme bleu datant de l'insurrection de janvier 1863, qu'il portait quand il venait nous voir.

Par mon oncle Stefan j'ai appris que son père, mon grand-père, « se plaignait souvent de l'échec de l'insurrection de janvier⁴, à laquelle il avait pris part », déplorant que « les paysans n'aient pas soutenu la cause polonaise ». La famille de grand-père venait de la région de Piaseczno. Ils y vivaient sur le peu qui restait de leurs domaines. Ensuite, à l'époque des tsars, la famille avait déménagé pour Varsovie.

Je me souviens des funérailles de mes grand-pères. Les Twardowski comme les Konderski (famille de ma mère) étaient originaires de Varsovie.

Notre famille tenait en très grande estime Stefan Stanislaw Twardowski (3 septembre 1874 – 9 octobre 1955), frère aîné de mon père, ingénieur mécanicien, créateur d'une usine de pompes. Toujours plein de sollicitude, il portait un vif intérêt à ses jeunes frères et sœurs. Dans l'entreprise qu'il possédait, il avait embauché son frère Stanislaw et son beau-frère, Stanislaw Kruś, le mari de sa sœur cadette, Maria.

L'oncle aimait bien parler de la famille. Lorsqu'il tomba malade, je me rendais régulièrement dans son appartement à Saska Kępa et, à sa demande, je prenais note de ce qu'il racontait sur la famille. Sous la dictée j'écrivais tout ce qu'il disait. J'ai conservé jusqu'à aujourd'hui quelques dizaines de pages de souvenirs de mon oncle, dont une grande partie tapée à la machine, il y a une bonne trentaine d'années, par ma nièce, Małgorzata Truskowska.

¹ Jan Twardowski, *Autobiografia, op. cit.*, p. 13-25.

² Extrait du poème « À l'ancienne ».

³ Les armes de la famille Twardowski (*Ogończyk*) représentent deux bras levés vers le ciel, les mains ouvertes, surmontant une couronne et une flèche, pointe en haut, appuyée sur un croissant de lune. (NDT)

⁴ Insurrection de janvier 1863 contre la domination russe. (NDLR)

Comme il est important de connaître ses origines, les traditions de sa maison ! C'est ce que j'ai toujours essayé de faire comprendre aux enfants auxquels j'enseignais le catéchisme. Dans mon *Nouveau cahier à carreaux* j'ai inséré par exemple un bref récit intitulé « Que sais-tu de ta famille ? »

Ces notes de l'oncle, je les lis avec émotion. À un étranger elles peuvent paraître sans grand intérêt, mais moi j'y trouve des passages qui me touchent beaucoup.

L'oncle parlait beaucoup de la naissance et de l'éducation de ses frères et sœurs plus jeunes (de mon père, entre autres), de la vie d'un écolier polonais à l'époque de l'occupation russe, de sa première bibliothèque constituée de livres reçus aux distributions des prix, de ses vacances à la campagne, de la nature qu'il aimait tant, de ses intérêts, qui le menèrent à des études qu'il acheva le 26 juillet 1913 avec un diplôme d'ingénieur mécanicien, puis, après son retour à Varsovie, lui permirent de fonder une usine de pompes.

Sa maison d'avant-guerre, située dans le quartier de Grochow, est devenue pour la famille Twardowski une sorte de maison de famille, avec les veillées de Noël, la Saint Sylvestre et les autres fêtes, célébrées en commun. Chacun s'y sentait bien. Les Twardowski, l'oncle surtout, avaient en effet cette belle qualité : ils considéraient tous les gens de la même façon, sans faire de distinction entre riches et pauvres, entre plus et moins éduqués, entre les habitants des beaux quartiers et les mal logés.

Les grands-parents Twardowski eurent neuf enfants. L'oncle Stefan, leur fils aîné, se souvenait de la naissance de certains d'entre eux, comme celle de mon père : « Le 24 octobre 1881, est né le petit Jan, mon frère. Je me souviens comment mon père, saisissant un calendrier, lui a donné le prénom de Jan. Et ma tâche de garde d'enfants s'est notablement accrue. En 1882, au printemps (mars), le petit Jan a attrapé la varicelle. C'était une maladie très sérieuse. Il s'en est bien sorti, mais en a gardé des traces sur le visage ».

L'oncle avait une mémoire exceptionnelle, il s'orientait fort bien dans le labyrinthe de notre nombreuse famille. Il avait le don d'observation. Il m'étonnait, car il se souvenait des détails de son enfance : des chaussettes et des jouets turcs apportés par son père en 1878, à son retour de la guerre russo-turque¹, du triste sifflet d'une locomotive, « déchirant, comme si le machiniste pleurait », d'un beau livre avec des « dessins coloriés de papillons aux ailes magnifiques », de la cuisson des pommes de terre sous la braise, dans un champ appartenant à ses grands-parents, au village de Jastrzębie (20 km de Varsovie), des prières récitées à genoux, au lit, devant le prêtre qui était venu bénir les aliments le Samedi Saint (en 1880), de la vapeur d'une locomotive, des pommes et des bonbons enveloppés de papiers multicolores, dans l'arbre de Noël, d'un cheveu qui s'enroulait sur le nez d'un instituteur, des jeux d'enfant : bâtonnets, marelle etc.

De l'époque qui suivit il se rappelait aussi les personnes et les menus détails. Le concierge de son école technique par exemple, « Kirylov Michnikov, un personnage caractéristique, un homme grand aux favoris à la Alexandre II » ; le professeur de mathématiques, Alexandre Yurgievitch, « un bel homme, grand, à la barbe blanche, en redingote noire » ; Gellert, qui « calligraphiait si bien au tableau noir qu'on avait l'impression d'avoir sous les yeux les cartes de visite Watmann dont chaque lettre était une œuvre d'art. Pour écrire au tableau, il utilisait une cordelette saupoudrée de craie qui lui permettait de tracer les lignes sur lesquelles il plaçait ses lettres en rangs parfaits ».

Il tenait gravé dans sa mémoire le catalogue des « mille e tre » de *Don Giovanni*, car il était allé sept fois écouter l'opéra de Mozart, tant il était émerveillé par le baryton de Mattii Battistini, et il avait si bien étudié la partition, achetée sous son influence, qu'il la savait presque par cœur.

¹ Guerre russo-turque (1876-1878), terminée par le Congrès de Berlin. (NDLR)

Les dessins techniques, les blasons, les personnages et les illustrations qui se trouvaient dans *l'Encyclopédie Orgelbrand*, achetée chez l'antiquaire Rosenwein, avaient pour mon oncle une valeur inestimable.

Dès son enfance, mon oncle avait été très sensible à la nature. Il m'est donc également proche de ce point de vue. Petit garçon de neuf ans, il avait assisté à une noce à la campagne et il gardait des souvenirs non seulement de la noce, mais aussi de la beauté de la campagne.

« En mai 1883, je suis parti avec mon père à Jastrzębie, demeure de mes grands-parents maternels. On devait y célébrer le mariage de ma tante Helena, qui épousait monsieur Adam Nowacki (c'est ce qu'on m'avait dit). Nous avons voyagé de nuit, dans un fiacre commodément aménagé, par un beau temps de mai. C'était à la Pentecôte. La campagne m'a paru plus belle que d'habitude. Je me souviens des cerisiers en fleurs, du murmure des ruisseaux dans les bois, du chant des oiseaux. Tonton Michel, mon aîné de deux ans, m'a servi de guide, il me montrait les nids cachés dans le feuillage, les œufs des oiseaux. Tout cela me procurait une grande joie. Les champs déjà verdoyaient. Pour la noce on avait fait venir des musiciens, je me souviens des violons et de l'accordéon avec ses clochettes. Lorsqu'au bout de trois jours il a fallu repartir, j'ai pleuré sur le chemin du retour de devoir retrouver Varsovie, laide et sale. »

Je trouve émouvants ces souvenirs de mon oncle, que l'on peut comparer aujourd'hui avec *Les Travaux de Sisyphe* de Stefan Żeromski¹. Dans les périodes d'occupation, c'était aussi une tradition de la maison d'élever les enfants pour qu'ils se considèrent comme Polonais. Ma sœur Halina s'en souvient mieux que moi, mais quant à moi je garde pour toujours dans ma mémoire les leçons d'histoire que notre père nous donnait en nous emmenant au cimetière de Powązki, et les leçons de littérature de maman qui nous lisait des livres polonais.

Mon oncle me parlait de ses collègues, qui, entre eux, récitaient de mémoire, et cela « avec la plus grande fidélité », des passages entiers de la *Trilogie* de Sienkiewicz². En 1883, à l'école de mon oncle (qui avait alors douze ans), on annonça la visite d'un inspecteur russe :

« Je me souviens de l'inquiétude de notre professeur, lorsqu'il a appris la nouvelle de cette inspection. L'inspecteur s'appelait monsieur Krylov. Cette nouvelle empêchait notre professeur de dormir. Il était constamment énervé, ne cessait de s'asseoir au milieu de nous, sur un banc, et de fumer nerveusement un cigare. La fille de Monsieur le professeur, Mademoiselle Jadwiga, nous rassemblait autour du piano et nous apprenait à chanter l'hymne russe *Boże, tsara khrani* (« Dieu, protège le tsar »). Et l'inspecteur n'arrivait toujours pas. Puis, un jour, dans l'après-midi, sans qu'on s'y attende, notre professeur a entendu frapper à la porte. Il est allé ouvrir, puis il est revenu dans la classe à toute vitesse, en criant d'effacer au plus vite le tableau sur lequel figurait une prière, écrite en polonais. J'ai deviné qu'on allait voir l'inspecteur. Bientôt la porte s'est ouverte et nous avons aperçu d'abord une longue barbe, puis une tête, enfin l'inspecteur tout entier avec un gros ventre. Les élèves étaient tellement effrayés par cette visite que personne n'a pu donner de réponse aux questions posées par l'inspecteur, ni même répondre convenablement à ses salutations. Toutes les réponses sont tombées à côté. Notre professeur se tenait à l'écart et s'agitait nerveusement dans la crainte que l'inspecteur remarquât sur le tableau les traces de la prière polonaise qu'il avait fait effacer ».

Lorsque mon oncle est passé dans la classe suivante, il se souvenait de l'arrivée d'un nouveau professeur, Edward Grabowski, historien, diplômé de l'École Centrale. Il ressemblait aux anciens romantiques, avec sa chevelure abondante, son long nez proéminent, pointu, sa

¹ Un des grands romanciers polonais (1864-1925). (NDLR)

² Outre le célèbre *Quo Vadis*, Henryk Sienkiewicz (1846-1916) a écrit une trilogie romanesque inspirée par l'histoire de la Pologne : *Par le fer et par le feu* (1884), *Le Déluge* (1886), *Messire Wolodyjowski* (1888). (NDLR)

barbe et ses moustaches, son teint maladif. Il donnait l'impression d'un homme de science. Je me souviens de ses lunettes et de ses yeux perçants de hibou. Il avait un fort accent lituanien, étant né dans les Confins¹. Il était de santé fragile, mais ne manquait jamais les cours. C'était un pédagogue de formation récente. Polonais dans l'âme, il connaissait fort bien les dernières publications historiques, il collaborait, pour quelque savant ouvrage, avec Piotr Chmielowski, le célèbre historien de la littérature. Lorsqu'il travaillait sur un manuel d'histoire russe et qu'il y repérait un mensonge, il ne le laissait jamais passer, et nous disait aussitôt de prendre un crayon et de le rayer ».

J'aimais bien l'humour de mon oncle. Il m'a raconté une histoire de l'époque où il était stagiaire sur une locomotive à vapeur.

Nous étions trois sur la locomotive, le conducteur, son assistant et moi. La surveillance était assurée par un vieux machiniste, Zając [en français, Lapin. NDT]. Je me souviens d'un jeune homme, Aleksander Bulka [en français, Petit-Pain. NDT], présentant bien, très fort, au point d'être capable de balancer un galopin par-dessus une barrière, si celui-ci se mettait en travers de son chemin. J'ai été témoin d'un conflit entre eux. Monsieur Lapin s'en était pris à monsieur Petit-Pain, lui disant que si assurément le fils de sa mère était beau, il était également stupide. Monsieur Petit-Pain en a été froissé, il a quitté les chemins de fer. Quelques jours plus tard un article est paru dans *Mouche*, journal que rédigeait M. Buchner, cheminot, où l'on disait que le Lapin n'avait pas digéré le Petit-Pain.

Une autre anecdote concernait la vie d'école :

Un jour que l'historien² donnait un cours sur les chevaliers de Malte, Grabowski remarqua un élève qui, assis tout au fond de la classe, ne prêtait aucune attention au cours, absorbé qu'il était dans quelque jeu. Il lui dit de se lever et lui demande de quoi il était question. L'élève, entendant un mot soufflé par un camarade, répond : « Des chevaliers ». Alors le professeur : « Eh bien, chevalier, lève-toi et va derrière le poêle ! »

Oncle Stefan est mort le 9 octobre 1955 et a été enterré à Powązki, non loin du tombeau de ses parents, mes grands-parents, Stanisław et Franciszka née Nalewczynska. C'est avec une grande émotion que je me souviens des phrases que ma mère avait écrites pour que je les prononce sur la tombe de mon oncle le 13 octobre :

Il m'est difficile de parler de l'activité scientifique et professionnelle de feu Stefan Twardowski. Je voudrais seulement, moi qui suis son neveu, dire ce qu'il était pour sa famille.

Il était l'aîné de la famille Twardowski, gardien de ses traditions les plus nobles, c'était un esprit clair, un cœur vraiment paternel, non seulement pour ses enfants, mais aussi pour chaque membre de sa famille. De chacun il se souciait, pour chacun il s'inquiétait, l'arrivée de chacun lui donnait de la joie, chacun auprès de lui trouvait de l'aide.

Je me souviens de sa chambre, avec son secrétaire plein de photos de la famille, plein de souvenirs de la famille. Voilà pourquoi il nous parlait tellement de notre grand-père, de mon père. Il créait des liens entre les années anciennes et les jeunes années.

Il est parti de ce monde le dix-neuvième dimanche après la Pentecôte, quand l'Église lit l'Évangile de la robe nuptiale.

Il est parti dans la dignité d'un chrétien, fidèle aux principes du Christ.

¹ Région du nord-est de la Pologne.

² Edward Grabowski. (note d'Aleksandra Iwanowska).

Il est parti dans la dignité, dans la noblesse des souffrances chrétiennement endurées.
Il est parti dans la dignité des services rendus à la société.
Il est parti dans la dignité de celui qui fut pour ses enfants le meilleur des pères.
Il est parti dans la dignité de l' aîné de la famille, estimé et aimé de tous.
La famille conservera sa mémoire, et les jeunes Twardowski grandiront, pour pouvoir comprendre un jour son importance pour notre vie.
Quand un proche s'en va, cela semble si étrange. Avant, il était si près. Où est-il maintenant ?
Il a dépassé l'inquiète pensée humaine ; il a dépassé les tourments du corps humain ; il est auprès de Dieu. Amen.

Ce septembre mémorable rougissant de blessures¹

Jan Twardowski

*Et la guerre pour nous se traîne et les années filent
les ténèbres ont clos nos fenêtres du noir déchaînement des rideaux,
ainsi quand nous écrivons nos poèmes, la bougie suinte une cire de sang
et nos yeux ensommeillés clignent comme sous un casque²*

L'été 1939 fut exceptionnellement beau, très ensoleillé. Suivant la tradition, je l'ai passé chez mon oncle, à Druchow. Je me rappelle que la guerre éclata un vendredi. À cause de mes yeux je ne fus pas mobilisé. Je n'en reviens pas d'avoir survécu. La guerre fut un temps de mille miracles non publiés.

Je n'ai pas eu le sentiment de la menace d'une guerre, je faisais partie de ces naïfs qui ne croyaient pas la guerre possible, avec une armée aussi forte que la nôtre, nos alliés d'Occident, l'Angleterre, la France. J'imaginai que tout cela allait se dissiper, d'une façon ou d'une autre. Je suis optimiste par nature, je ne voulais pas penser au mal, je voulais espérer que tout finirait bien. Ah!, je suis simplement un enfant gâté du Seigneur.

1^{er} septembre – une date qui brûle, encore aujourd'hui. Je me souviens parfaitement qu'on avait collé sur les murs de Varsovie la proclamation du président Moscicki, disant que « l'ennemi avait envahi la République Polonaise », ce dont le président prenait à témoin Dieu et l'histoire.

Je me souviens des mots d'un poème paru dans la presse : « Mon sang est de nouveau jeune comme la fleur du romarin ».

Je me souviens des sanglots déchirants de cette femme qui montait à toute vitesse l'escalier de la maison où j'habitais. Elle n'est plus de ce monde, mais ses sanglots étaient si affreux que j'ai l'impression qu'elle pleure encore. Je pense que toutes les guerres sont plus ou moins attendues, mais elles commencent toujours de manière inattendue. Elles viennent comme un voleur, elles éclatent comme un incendie. Nous ne savons ni le jour, ni l'heure. Le début de la guerre a englouti beaucoup de victimes, et pour ceux qui ont survécu, il signifiait en un certain sens la fin du monde, la perte des maisons familiales, des positions sociales. Terrible! Les gens disaient que ceux qui jusque là ne croyaient pas au diable, se sont mis alors à y croire.

Pendant l'occupation, j'ai fait une singulière expérience de la musique de Chopin. Je me souviens qu'un jour, alors que des Allemands étaient en train de fusiller des Polonais, me parvint, de la fenêtre d'une maison habitée par un Allemand, cette musique, justement. Je fus surpris que dans une circonstance aussi inhumaine on pût écouter Chopin. Encore aujourd'hui je me rappelle

¹ Jan Twardowski, *Autobiografia, op. cit.*, p. 162-174.

² Extrait du poème « La Colonne de Sigismond ».

cette expérience extraordinaire : prendre conscience que Chopin, ô combien génial, peut être inhumain. Comme elle m'a irrité, cette musique, cette musique géniale, comme il m'a irrité, ce génial Chopin, ce jour-là !

Pendant l'Occupation, j'ai eu deux grandes fascinations, deux rêves : devenir soldat et avoir une femme aimée. Je n'ai su réaliser ni l'un ni l'autre de ces rêves. Ce n'est que lors de l'Insurrection que je me suis frotté au combat.

Rue Elektoralna, peu avant sa destruction, habitaient avec nous ma sœur aînée et son mari, Mieczysław Truszkowski. Leur maison avait brûlé et ils s'étaient installés chez nous. Mon beau-frère était un homme énergique, plein d'enthousiasme, un esprit militaire. Il aurait aimé être officier de carrière, mais comme son père s'y opposait, il avait fait des études de chimie. Il avait épousé Halina, ma sœur, en juin 1939. Lorsque la guerre éclata, mon beau-frère fut mobilisé. Il prit part à la campagne de septembre. Il en réchappa. Il s'engagea aussitôt dans l'action clandestine et fut l'un des premiers fondateurs de l'Armée Nationale.

Au début de l'Occupation je l'aidais ou plutôt il m'utilisait. Je portais différentes lettres, différents paquets. Je ne savais rien – ni ce que je portais, ni chez qui j'allais. Je suppose que c'étaient des armes, de la presse clandestine, de l'argent. Jusqu'à la fin de la guerre je n'ai rien su des fonctions que remplissait mon beau-frère dans la clandestinité. Ce n'est qu'après que j'ai appris qu'il était chef des aspirants de l'Armée Nationale et qu'il avait héroïquement combattu lors de l'Insurrection.

Il était dévoué à son pays. « Mon mari avait beaucoup de qualités », répétait souvent ma sœur. – Il était bon, travailleur, énergique et ingénieux, patriote ardent, bon catholique, qui n'hésita pas à se prononcer contre la suppression des croix dans les écoles polonaises, ce qui lui attira des ennuis de la part du pouvoir de l'époque. Avec ma sœur ils formaient un bon couple, à qui il échut de vivre vingt-sept années particulièrement difficiles.

Comme nous habitions ensemble, j'étais d'une certaine manière son associé. Lorsqu'il était en danger, je l'étais aussi. On me confiait parfois des tâches précises. Je devinais seulement que j'étais mêlé aux actions auxquelles il prenait part.

Je ne faisais pas partie des structures de l'Armée Nationale. Mon beau-frère ne m'y a engagé formellement que lors de l'Insurrection. J'étais pour lui quelqu'un de sûr et donc il m'a introduit dans la conspiration. Ainsi, sans jamais avoir eu l'âme d'un soldat, je me suis retrouvé sous sa tutelle. Je me sentais comme Cendrillon, emporté par les événements.

Les premiers jours de l'Insurrection, mon beau-frère me dit de me rendre dans le quartier de Wola, à tel endroit. Je devais m'enquérir d'un homme qui se cachait sous un faux nom. « Va rue Wolska, chez <Topór>. Quand tu l'auras trouvé, tu lui demanderas ce qu'il faut faire ». J'y suis allé. Je n'ai pas rencontré <Topór> ; mais une image m'a sauvé la vie.

Là-bas, personne n'avait d'armes. Tout d'un coup, des Allemands sont apparus, ils ont aligné tout le monde le long d'un mur, pour les fusiller. Auparavant, l'un des Allemands m'a ordonné de lui montrer ma carte d'identité. Je l'ai ouverte, sans savoir que s'y trouvait une image de Notre Dame du Perpétuel Secours. L'Allemand l'a aperçue, m'a regardé et m'a dit de partir. C'était probablement un Allemand croyant. Les Allemands de la Wehrmacht étaient différents de ceux de la Gestapo.

Au début du mois d'août 1944 j'ai accompagné mon beau-frère dans le quartier de Wola. Nous avons rejoint un détachement de l'Armée Nationale pour nous emparer d'une ferme où des Allemands gardaient leurs oies, non loin de l'hôpital de Wola. Nous allions passer à l'attaque, mais attendions qu'on nous fournît des armes. L'armée allemande nous a devancés; ils sont tombés sur nous et nous ont dispersés. Je n'avais pas d'armes car il y en avait trop peu. En plus, je n'avais pas suivi de formation militaire dans la clandestinité et je ne savais pas tirer.

Comme le détachement où mon beau-frère m'avait introduit au début de l'Insurrection avait été dispersé dans les premiers jours d'août, j'errai ensuite d'un groupe à l'autre.

Beaucoup de mes collègues sont morts au combat. C'était une belle jeunesse... Mes collègues mouraient, mais Dieu, je ne sais pourquoi, m'a accordé de supporter tout cela. J'ai

survécu je ne sais comment. Ma participation à l'Insurrection a été minime. Je n'aime pas en parler, je n'aime pas m'en souvenir, car je n'étais nullement soldat, seulement soldat « en esprit ». Tout compte fait, il était plus facile d'être dans l'Insurrection que de ne pas y être.

Pendant l'Insurrection, j'allais un peu partout, et partout où j'allais, tout était en ruines. On chassait les gens de partout. C'était une grande confusion. Je cherchais à entrer en contact avec mon beau-frère.

Je me suis retrouvé rue Krucza où j'ai rencontré plusieurs soldats séparés de leur unité. Ensuite, j'ai réussi à quitter Varsovie avec un groupe de soldats de l'Armée Nationale qui battaient en retraite. En route, nous sommes tombés sur l'Armée Rouge. Eux aussi pouvaient nous tuer. Je n'ai jamais tiré et je n'ai tué personne. Mais moi non plus, personne ne m'a tué..

Au cours de ma fuite, un éclat d'un obus m'a blessé à la jambe. Je me suis retrouvé dans un hôpital provisoire. Je boîte toujours. À parler franc, j'étais tout fier de cette blessure, sans me considérer nullement, bien sûr, comme un héros. Tout émerveillé de me retrouver parmi des insurgés, j'ai fini par me prendre pour l'un d'eux, mais jamais dans ma vie je n'ai dit que j'étais soldat, seulement que j'étais dans l'Insurrection. C'est mon cousin, Stefan Twardowski, fils de mon oncle, qui m'a fait sortir de l'hôpital. Au bout de quelques jours les Allemands sont arrivés et ont fusillé tout le monde. Ils ont fusillé tout le monde, y compris les rédemptoristes. C'est seulement plus tard que j'ai appris comment cela s'est passé. Les Allemands ont aligné tous les rédemptoristes le long d'un mur, attendant des ordres car, à ce qu'on disait, quelqu'un était intervenu pour sauver les religieux. La réponse disant qu'ils ne devaient pas être fusillés est arrivée trop tard – une minute trop tard.

Celui qui avait sauvé sa vie avait du mal à vivre dans une situation où partout des gens mouraient.

Je n'aime pas parler de l'insurrection de Varsovie. Je n'ai pas l'air d'un soldat et je ne l'ai jamais été, bien qu'on ait essayé de m'attribuer des exploits et des mérites. On peut raconter sur soi diverses histoires, des histoires incroyables. Il aurait été malhonnête de le faire. J'ai participé à l'insurrection de Varsovie comme beaucoup d'autres habitants. J'ai seulement goûté un peu au combat, sans avoir porté les armes et sans avoir tiré. Mais j'étais très lié aux insurgés et me considérais comme l'un d'eux.

Les vrais participants à l'Insurrection, je les ai toujours admirés. Je les enviais, je souffrais quand mes amis tombaient au combat. Presque tous ont péri. Ils sont présents dans mes poèmes. Je déplore que « pour Jurek, au cimetière de Powązki, éclate la gloire du soldat, tandis que pour moi un ruban ait fleuri à la manche de ma soutane » (du poème « Première messe »), et je pense à ceux qui reposent au Cimetière Militaire.

Pendant un certain temps, nous nous sommes cachés dans les ruines de l'église de Tous les Saints, place Grzybowski. Ma nièce, Malgorzata Truskowska, qui était alors une toute petite fille, en garde le souvenir suivant :

Lors de l'insurrection, pendant trois semaines, mes grands-parents Jan et Aniela, tonton Jan et tante Marysia, moi et ma sœur jumelle, Aniela (nous avons quatre ans et demi à l'époque), et mon grand-père, Teodor Truskowski, avec sa femme Stanisława et sa fille Eugénie, nous vivions installés au deuxième sous-sol de l'église de Tous les Saints, place Grzybowski. Ma mère, Halina, n'était pas avec nous. Malade de la typhoïde, elle était hospitalisée dans un hôpital provisoire, comme il y en avait beaucoup pendant l'Insurrection. Le médecin principal, qui s'occupait de ma mère, a ordonné à mon oncle Jan, frère de maman, et à leur sœur Marysia, de veiller la malade.

Halina, atteinte de typhoïde, se trouvait alors dans un hôpital au centre de la ville. Moi, j'y suis resté peu de temps.

« Après la destruction de l'église lors d'un bombardement – raconte ma nièce Malgorzata –, Teodor Truskowski, père de Mieczysław, et tonton Jan, ont commencé à évacuer la famille des ruines. Ils sont partis avec une partie de la famille, et lorsqu'ils sont revenus

chercher les autres, il y a eu un second bombardement. Teodor a été tué, tandis que tonton Jan, âgé alors de 29 ans, blessé à la tête, a perdu ses lunettes ».

Le beau-père de Halina a péri dans les ruines de l'église de Tous les Saints, place Grzybowski. J'ai été blessé à la tête. « Tu as connu la mort dans les rues [...] / et des flots du sang d'un enfant, rue Grzybowski » (du poème « Pour l'anniversaire de l'Insurrection »).

Il est difficile d'y penser et d'en parler. C'est tellement atroce que je ne veux pas m'en souvenir. C'est un enfer, c'est-à-dire un lieu où les gens ont cessé d'aimer. Drame de l'enfer, drame du lieu où les gens vivent de haine. Ce que je dis est peut-être risqué, mais pendant la guerre, on rencontre aussi beaucoup d'héroïsme, de beaux dévouements. J'ai vu des choses inouïes, et j'ai vu aussi la beauté de la bonté des gens. On le voit rarement, mais dans cet enfer il y a aussi un peu de bien.

Vers la fin de la guerre, mes parents ont été internés au camp de Pruszkow, puis se sont retrouvés dans les alentours de Częstochowa. Aniela Truszkowska, ma nièce, en garde les souvenirs suivants :

Après l'Insurrection, tonton avec toute la famille s'est retrouvé à Pruszkow, d'où les Allemands l'ont emmené pour travailler en Allemagne. Tout près de Częstochowa, il a réussi à se sauver du train. Il s'est caché sous un wagon et a attendu le départ du train. Ensuite, il a marché la nuit à travers toute la région de Kielce, dans la direction de Varsovie, et s'est retrouvé à Czubin.

Avec mes collègues d'occasion, j'ai essayé de me cacher dans la campagne. Lors de l'entrée des Soviétiques, en 1945, je me trouvais à Końskie, non loin de Kielce.

La famille s'est retrouvée à Radom, où je l'ai rejointe, quand je suis parti de Końskie, en traversant la ligne de front. À Radom, vivait Lucyna, ma sœur, pharmacienne, et mes parents sont allés chez elle. Après la guerre, le mari de Lucyna a repris possession de son bel et grand appartement à Katowice. C'était un homme très honnête et modeste, il a engagé mes parents et ma sœur Marysia à s'installer chez lui. Ce qu'ils ont fait.

Je suis revenu à Varsovie pour le premier anniversaire de l'Insurrection et je ne parvenais pas à me retrouver dans ces ruines. La maison était brûlée, réduite à des décombres. Comme on dit, il ne restait pas pierre sur pierre. Les Allemands l'avaient incendiée. Je souffrais, je me sentais humilié et coupable de ne pas être mort. Ce sentiment de culpabilité, beaucoup l'ont éprouvé et, ne pouvant le surmonter, sont entrés dans les ordres. Ce remords de conscience persiste jusqu'à la fin de la vie. On avait peur d'héberger quelqu'un pour la nuit, et puis cet homme mourait. La menace permanente paralysait les gens. Personne n'était préparé à vivre dans l'angoisse, comme une bête traquée.

Pendant l'Occupation, et même plus tôt, je pensais déjà à entrer au séminaire, mais c'est seulement après l'échec de l'Insurrection que j'ai pris cette décision pour de bon.

(Trad. Maria Żurowska)

Onze poèmes de Lassi Nummi

Introduction

Yves Avril

Lors du colloque de Pieksimäki en août de l'an dernier, Katriina Kajannes, professeur à l'Université de Jyväskylä, nous a fait le grand honneur de nous demander de publier dans *Le Porche* quelques poésies de Lassi Nummi, un des plus grands poètes de la Finlande contemporaine et encore très peu connu en France. Nous avons rencontré Lassi Nummi en octobre 2002 lors de notre premier colloque en Finlande et nous avons pu parler avec lui de son ami Lasse Heikkilä (c'est le père de Lassi Nummi, le pasteur Yrjö Nummi, qui célébra le mariage de Lasse et de Ritva Heikkilä) dont le numéro 10 du *Porche* avait alors publié une traduction de « *Suomi* » (« Finlande »), poème-dialogue avec Péguy, et de « *Jeanne* ».

Lassi Nummi est né le 9 octobre 1928 à Helsinki. Il est le fils du pasteur Yrjö Nummi et de Ida Maria Mahlberg. Il a deux frères, Yki (1925-1984) qui devint peintre et décorateur, et Seppo (1932-1981), qui fut compositeur et composa en particulier des mélodies sur des poèmes de Lassi. Il fait ses études à l'Université de cette ville, collaborant à différents périodiques comme critique littéraire, musical et artistique. Son premier recueil poétique date de 1949. Il se marie en 1959 avec Pirkko Aho qui lui donnera deux enfants : Markus, lui-même écrivain, et Ilari. Il est, de 1969 à 1972, président de la Société des écrivains finlandais, dont il fait partie depuis 1964, puis président de la section finlandaise du *Pen-club*, de 1983 à 1988. De 1968 à 1991 ; il est chroniqueur littéraire de *Uusi Suomi* (*Finlande nouvelle*). Il a beaucoup voyagé, notamment en France, en Italie, au Japon et en Chine – où son père avait été missionnaire. Son œuvre comprend plus de trente volumes, recueils poétiques, prose romanesque, essais.

Nous avons demandé à notre ami Osmo Pekonen de nous autoriser à publier la relation de sa visite à Lassi Nummi en 2003, à l'occasion des soixante-quinze ans du poète. Il nous donne donc ce texte qu'il a légèrement modifié, puis qu'a traduit Yves Avril. La traduction a même été par la suite corrigée par l'auteur.

Le jeu merveilleux de la vie

Osmo Pekonen (Jyväskylä)

« J'essaie de dire / très vite, pour que personne n'entende : / le jeu merveilleux de la vie. »
C'est avec cette prudence que, dans sa toute dernière œuvre poétique, *Exister les uns pour les autres*, Lassi Nummi saisit le bonheur fragile et périssable et beau de l'éphémère instant.

Dans le monde divisé et instable des poètes et des artistes, Lassi et Pirkko Nummi ont été comme un modèle de la fidélité conjugale. C'est du bonheur simple éprouvé dans le mariage et la famille que parlent aussi les tout derniers vers de Lassi Nummi. La bonne fée de sa vie a été Pirkko qui, aux moments de mélancolie, a pu agiter sa baguette magique. « Les générations suivantes donnent un sens à la vie », dit Pirkko. Ils ont deux enfants et quatre petits-enfants.

Nous sommes chez les Nummi à Helsinki. Pirkko a préparé pour son mari et pour moi sa fameuse soupe de concombres qu'elle a servie à John Maxwell Coetzee en 1987 au festival littéraire de Mikkola. Au-dehors le vent secoue les feuilles des bouleaux, pièces d'or qui scintillent au soleil de l'automne. Les cheveux du poète ont l'argent de la sagesse et des années. « Joie : présence. Lumière, feuilles de l'arbre / l'homme / auquel tout renvoie ».

Nous buvons du vin blanc de Hongrie. Nos gobelets reflètent les terres lointaines, Méditerranée, delta du Danube et aussi Chine et Japon. Lassi Nummi commença son œuvre de poète en 1949 avec deux recueils, *Ferveur pour l'existence* et *Le père des montagnes* dont le second est rempli de références à la Chine. Les compositeurs, et d'abord son propre frère Seppo Nummi, s'en sont épris. L'autre frère, Yki Nummi, a créé les illustrations pour le *Gesamtkunstwerk* sino-finlandais.

Le poète de l'âge d'or

Leur père Yrjö Nummi, pasteur luthérien, qui avait été missionnaire en Chine avant la révolution de Mao Tse Toung, avait légué à ses garçons, Yki, Seppo et Lassi un héritage artistique. Yki et Seppo sont nés en Chine, Lassi en Finlande ; le poète n'alla en Chine que des années plus tard. Ils avaient hérité de contes exotiques, de statues de dieux étranges et de ces sagesse éternelles confiées à l'encre de Chine et au papier de riz.

Quand les frères Nummi dans les années 1950 accédèrent à la célébrité, la Finlande était comme « une terre vaine » au sens de T.S. Eliot. La guerre avec ses conséquences avait nui aux fondements mêmes du langage poétique parce qu'il y avait eu trop de poètes, de bonne ou de moins bonne qualité, qui avaient chanté l'héroïsme guerrier. Pour éviter de se pétrifier en statue de sel comme ceux qui regardaient en arrière, Lassi Nummi, comme son ami Lasse Heikkilä, voulait tourner le dos aux souvenirs de la guerre et redonner au langage poétique sa pureté et fraîcheur du premier matin de la création. Dans une quête de l'innocence perdue, Lassi Nummi s'est penché sur l'ancienne poésie chinoise. Ainsi, dans les villes ruinées par les bombardements, dans le feu de la reconstruction spirituelle et matérielle, s'allumaient les jeux du modernisme, qui éclairait tant la poésie que la musique et l'architecture finlandaises. Dans ces quelques années éphémères, les liens culturels avec la France étaient très importants : Lassi Nummi découvrait Albert Camus tandis que Lasse Heikkilä, curieusement, s'intéressait au vieux Charles Péguy.

Lassi Nummi et Lasse Heikkilä se réunirent dans une société secrète qui prit le nom de la muse antique Uranie, dans laquelle on osait même remettre en question les sacrés hexamètres du

roi de la poésie, Veikko Antero Koskenniemi. Au fond, Nummi appréciait « le vieux Méphisto ». C'est au cours d'une séance nocturne de l'année 1956 où était présent également le mathématicien Rolf Nevanlinna, que se cristallisa un nouveau mètre, qu'on appela hexamètre libre. Nummi le présenta dans la revue *Parnasse* en 1960. Parmi les membres fondateurs, il y avait, aumônier de ce groupe éclectique, le père dominicain finlandais Martti Voutilainen, formé au Saulchoir.

Le roi du vers au béret basque

« Maintenant ils ne sont plus jeunes ! » Nummi feuillette sans enthousiasme le tout dernier numéro du *Parnasse*. Dans la nouvelle lyrique, il ne voit pas de contenus révolutionnaires. Le modernisme a accompli sa tâche, et depuis longtemps déjà Nummi lui-même est devenu, selon les mots d'un récent numéro du journal *L'écrivain*, « un classique vivant », autrement dit un nouveau Koskenniemi auquel la jeunesse fait sa révérence.

Nummi se sent modérément embarrassé de sa position d'objet de culte. Il n'a jamais recherché le pouvoir politique en littérature. Ses trois années 1969–72 de présidence de l'Association des écrivains finlandais lui ont largement suffi. Au milieu des pires turpitudes de la situation littéraire d'après mai 68, sa grande rectitude morale et spirituelle a impressionné même ses détracteurs. Au moment où l'on risquait « la chienlit », la présence même de sa haute stature a suffi à calmer les passions. Il n'a pas hésité à s'investir pour la défense de Denés Kiss, un écrivain dissident hongrois qui avait été dénoncé par un communiste finlandais. Après quoi il trouva plus important d'écrire sa *Grande fugue*.

Toute journée passée en la compagnie de Nummi a tendance à se condenser en poésie, et sans doute ce sera le cas de celle-ci. Le regard malicieux prend la mesure des hommes et des situations. Ayant foulé les hauts plateaux du pathos comme à l'Acropole et sur le Janicule, le poète cultive abondamment l'auto-ironie. Sa conscience du caractère relatif des choses s'est accrue, affirme le critique Kai Laitinen, son compagnon de route depuis la société Uranie.

À l'approche du soir le poète-gentleman au béret basque m'accompagne au taxi. Pour méditation de voyage je reçois cet aphorisme poétique signé de Lassi Nummi : « Non, la vie n'est pas difficile, elle est impossible. Et elle existe. »

Je médite encore ces paroles en lisant mon journal. Dans une photo de presse, je reconnais la figure solitaire de Lassi Nummi, 78 ans, veillant dans la nuit devant l'ambassade de Russie, une bougie à la main, en un geste d'adieu à Anna Politkovskaïa.

I

Vilkaisin ohimennen vaahteraa. Hetken näytti
kuin rusotus, kevyt, olisi käynyt sen poskilla, häivähdys
pudonneitten kukkien punaa !
Annan katseen vaeltaa. Siellä ja täällä
pilkottaa jo kultaa vihreän lomitse :
kesä vielä piilottelee verhoihinsa
syksyn aarteita.

Pian lehdet lentävät – nousevat pyörteinä
korkeuksiin. Löytävät
lopulta aina tiensä
perille. Maahan.

Ajatukset lentävät, lentävät
– minne ? Milloin perillä ?
Eivät
koskaan. Missään. Niiden koti on
tyhjiys, avaruus, ikuinen pyörre.

(Hengitys yössä, Helsinki, Otava, 1995)

I

*J'ai jeté en passant un coup d'œil à l'érable. Un instant il a semblé
que lui venait aux joues, légère, une roseur, bref éclat
rouge des fleurs qui sont tombées.*

*Je laisse errer mon regard. Ici et là
d'une faible lueur d'or le vert déjà se colore :
l'été encore dissimule sous ses voiles
les trésors de l'automne.*

*Bientôt les feuilles voleront – s'élèveront en tourbillons
vers les hauteurs. Trouveront
finalement toujours leur chemin,
leur demeure dernière. La terre.*

*Les pensées volent, volent
– où vont-elles? Quand seront-elles au port ?*

Jamais.

*Nulle part. Leur patrie, c'est
le vide, le vaste, l'éternel tourbillon.*

(Un souffle dans la nuit, Helsinki, Otava, 1995)

II

VÄLIMERI

Kaukana takana tyven vehmas ranta
josta purjehdus alkoi.

Edessä, aivan lähellä, toinen ranta,
hiekkia, kalliota, hämärä.

Välissä meri : kaukana takana
kevyt liplatus, sitten
aallot valkoharjat, pimeä taivas, ärjyvä tuuli
ja huikaiseva valo,
keskipäivän kiitävät tuulet, ja kohta
horisonttiin pörtyvä
tumma juova.

Kapea meri, avara :
elämän mittainen.

(Välimeri. Runoja, Helsinki, Otava, 2000)

II

MÉDITERRANÉE

*Loin derrière, luxuriante et sereine, la rive
où commença notre traversée.*

*Devant, toute proche, l'autre rive,
sable, rochers, obscurité.*

*Médiane, la mer : loin derrière
un léger clapotis, puis
crêtes blanches des vagues, ciel sombre, vent mugissant
et lumière éblouissante,
vents rapides du midi, et l'espace
dessinant l'horizon
bande sombre.*

*Mer étroite, et vaste :
mesure de la vie.*

(Méditerranée. Poèmes, Helsinki, Otava, 2000)

III

Aasisi oi Bileam

Aasisi, oi Bileam, nyt

ylväänä seisoo vasten

historiaa. Jalat levällään

haraa vastaan, ei lähde

tekemään, mitä tyhmyyksissäsi siltä

vaadit,

ei, Bileam, se sanoo,

ei! – Sinä, loistava velho,

tietysti raivostut ja

piiskaasi käytät. Niskurin

taltuttaa toki tahdot, tietäjä

suuri!

Vaan kun juoksette kohden

historiaa, sinä toiseksi

jäät. Bileam, jopa aasikin

oivaltaa, ett'ei tämä

maailma ole niin mutkaton paikka kuin

näyttää,

ei, pikemminkin on se

hämärä tila, haltiokas näky,

suuri, mieletön uni, jossa

välkkysiipiset ja tulimiekkaiset

enkelit astuvat vastaan

tiellä.

(Kuusimittaa ja muita säkeitä, Helsinki, Otava, 1963)

III

Ton ânesse, ô Balaam

Ton ânesse, ô Balaam, aujourd'hui

fièrement se tient face

à l'histoire. Pattes écartées

elle résiste, se refuse

à faire ce que, dans ta sottise, d'elle

tu exiges,

non, Balaam, dit-elle,

non ! – Toi, brillant devin,

bien sûr tu enrages et

fais marcher ton fouet. L'obstinée,

tu veux pourtant la soumettre, grand

prophète !

Mais si vous courez au-devant

de l'histoire, toi tu restes

en arrière. Balaam, même un âne

comprend que, non, ce monde

n'est pas aussi simple

qu'il paraît.

Non, c'est plutôt

un lieu sombre, un spectacle exaltant,

un songe magnifique et absurde, où

des anges aux ailes étincelantes, à l'épée flamboyante

debout barrent

la route.

(Hexamètres et autres vers, Helsinki, Otava, 1963)

IV

Mamren tiellä

Mamren tiellä

muukalaisia, tammet

ääneti, sulaan

kultaan uponneet. Tomun

nahkea verho iholla

lehden,

lehti ei liiku. Vielä

äskän. Ei enää.

Kolme miestä seisoo

kirkkaudessa

majan edessä. Nostaa vanhus

katseen,

näkee. Silmin

tulehtunein, kuivin

näkee : kolme hahmoa

kirkkaudessa.

Säikäihtyen ohimoillaan

tuntee

polttavan ja syväviileän

hengen, ja nostaen katseen

tammien latvoihin, näkee : ne

elävät ! Hän näkee

kadonneen kevään. Kaldean hopeankirkkaan

tuulen.

(Kuusimittaa ja muita säkeitä, Helsinki, Otava, 1963)

IV

Sur la route de Mambré

Sur la route de Mambré

des étrangers, les chênes

en silence, ont sombré

dans l'or fondu. Un voile moite

de poussière sur le limbe

de la feuille,

la feuille ne bouge pas. Encore

à l'instant. Mais plus.

Trois hommes debout

dans la lumière

devant la tente. Le vieux lève

les yeux,

voit. De ses yeux

enflammés, secs

il voit : trois formes

dans la lumière.

Pris de frayeur, à ses tempes

il sent

la brûlure et la fraîcheur profonde

du souffle, et levant les yeux

vers les cimes des chênes, il voit : ils

vivent ! Il voit

le printemps disparu. De la Chaldée l'argent lumineux,

le vent.

(Hexamètres et autres vers, Helsinki, Otava, 1963)

V

Kesken aamua

– laulu syöksyy vuorille : kuulkaa, kuulkaa

– aurinkoinen tuuli remajaa rotkoissa riemuani,
pajut ilosta hulluina eestaas soutavat,

laulavat, tanssivat,

kun vihurin siivet lyö !

Toki juopua saat : kitas ammolleen, ja kisko

viiniä auringon, tuulten !

Kedon aamuiset tuoksut nauraen ryntäävät

vasten kasvoja, vuoren kirkkaita kasvoja !

Oi ilonkimalteiset rinteet,

huolettomat, vapaat hetket,

oi ihmeelliset ajatusten maiden-yli-retket !

– pieneen majaan, savimajaan

rinteellä Jiennah-Tain,

varjossa kastanjain...

(*Vuoripaimen*, Helsinki, Otava, 1949)

V

Au matin

– un chant s’abat sur la montagne : écoutez, écoutez

– un vent de soleil fait éclater dans les abîmes mon allégresse,
les saules fous de joie avant-arrière rament,

chantent, dansent,

quand de ses ailes la tempête les bat !

Où, tu peux t’enivrer : gosier béant, et aspirer
le vin du soleil, des vents !

La prairie en riant lance ses parfums du matin
au visage, au visage lumineux de la montagne !

Oh ! coteaux étincelants de joie,
instants d’insonniance, de liberté,

oh ! ballades merveilleuses des pensées au-dessus des terres !

– vers le buron, le buron de pisé

sur le coteau de Jiennab-Taï,

dans l’ombre des châtaigniers....

(Le Pâtre des montagnes, Helsinki, Otava, 1949)

VI

Kurjet äärestä ääreen

Kurjet taivaan äärestä ääreen

yhtä huutoa : matkalla, matkalla me olemme, ei paikkaa,
matkalla kotiin jota ei ole, ei mihinkään matkalla,
leposijaa ei, vain rakkauden tuuli joka kantaa, viiltää
siipi siipeä hipoen ilman aalloilla jotka tuudittavat
samaa rytmiin, ilman liekeissä, jotka sulattavat yhteen kipuun
ja riemuun

ja leimahtava tietoisuus : valoa vasten
joka höyhenen kärkeä myöten
erillisyyks

ja korkeuden kylmyys, joka tunkeutuu ytimiin ja
kohtaa sydämen,

sydämen
joka lyö vastaan, on kuuma, joka tuntee kivun,
tempoillen pakottaa siivet, joka
kärsii, täyttää verellä siipien lihakset, kohoaa
joka hallitsee kylmyyden ja korkeuden ja tuulen, elää

(Hetki, melkein hetki. Runoja, Helsinki, Otava, 1980)

VI

Les grues d'un bord à l'autre du ciel

*Les grues d'un bord à l'autre du ciel
en un seul cri : en route, en route, point de havre,
en route pour un foyer qui n'existe pas, pour nulle part, en route,
de demeure, point, mais le vent des amours qui emporte, qui fend,
l'aile frôlant l'aile, sur les vagues de l'air qui bercent
au même rythme, dans les flammes de l'air qui fondent ensemble douleur
et allégresse*

*et la conscience jaillissante : face à la lumière
jusqu'à la pointe de chaque plume
l'isolement
et le froid des hauteurs, qui pénètre les moëlles et
trouve le cœur,*

*le cœur
qui se débat, brûlant, qui sent la douleur,
luttant pour contraindre les ailes, qui
souffre, remplit de sang les muscles des ailes, monte,
maîtrise le froid et l'altitude et le vent, vit*

(Aussitôt, presque aussitôt. Poèmes, Helsinki, Otava, 1980)

VII

Kerron teille mitä näen : pilveä vasten
koivun latvan
harmaan maaliskuun päivän iltana.
Mustien ohuiden ritvojen
mieletön verkko.
Jokin sitä kuitenkin pitää koossa,
katse tai
kämmen
jumalainen

kun koivu, pilvi, kun
tämä ilta antautuu minulle
mieletön, kaunis.

(Matkalla niityn yli. Runoja, Helsinki, Otava, 1986)

VII

*Je vous dis ce que je vois : sur le nuage
la cime du bouleau
un jour gris de mars, au soir.
Noirs et fins rameaux
en réseau sans aucun sens.
Quelque chose pourtant les tient réunis,
regard ou
paume
de Dieu*

*quand le bouleau, le nuage, quand
ce soir se donnent à moi
sans aucun sens, et beaux.*

(Traversant la prairie. Poèmes, Helsinki, Otava, 1986)

VIII

Kerron mitä näen

Katkelmia suuresta fuugasta 5

Maailma on mieletön,
kaunis.
Mahtava, kun sen salainen mieli
taas kerran hämöttää.
Kammottava, kun
verkkokalvolla, ajatuksissa
mieli hitaasti, vastustamattomasti alkaa hajota.

Turbia kiirehtimättä
majesteetillisesti
Jumala luopuu nimestään, vetäytyy pois
maailmastaan.
Ei se ole oikku,
Jumalalla ei niitä ole.
Juuri tässä kulkee kaikkivaltiuden raja :
leikkiä varten tarvittiin ihminen,
sattumaa varten
monimutkainen maailma,
yksinkertainen tajunta.
Jos Hän vetäytyy, niin tapahtuu
koska niin on tapahduttava,
kaiken vapauden ja pakon tuolla puolen.
Myös jumalaton maailma tottelee lakeja,
siihen on jäänyt Jumalan poltinmerkki.
Mutta mieli
josta mieli on poissa
hajoaa
niinkuin harmaanruskea kaislakerros
syksyn rannalla.

VIII

Je dis ce que je vois

Fragments de la grande fugue 5

L'univers est insensé,

beau.

Grandiose quand son sens secret

faiblement se fait jour.

Terrifiant, quand

sur la rétine, dans les pensées

le sens lentement, irrésistiblement se décompose.

Sans hâte vaine

majestueusement

Dieu renonce à son nom, se retire

de Son univers.

Ce n'est pas caprice,

Dieu ne les connaît pas.

C'est ici que passe la frontière de la toute-puissance :

pour le jeu l'homme était nécessaire,

pour le hasard

le complexe univers,

la simple conscience.

S'Il se retire, alors arrive

ce qui doit arriver

au-delà de toute liberté et de toute contrainte.

L'univers sans Dieu obéit aussi aux lois,

là est resté le sceau brûlant de Dieu ;

mais le sens

que le sens a quitté

se décompose

comme un banc de joncs rougeâtres

sur une rive d'automne.

IX

Bussi läpi marraskuisen iltapäivän
hämärävalon.

Ne jotka uskovat kidutettujen sielujemme lunastukseen...

Tämä Mauriacin lause on seurannut minua kuin uskollinen eläin
tai itsepintainen yksityisenkeli, yli kolmenkymmenen vuoden ajan.
Kuin heikemallisen pateettinen musiikki ! Olen hyräillyt sitä
kuin kansankoraalia Iisvedeltä.

Vuosiin, vuosikymmeniin en ole halunnut
esittää uskovaista. Tiedän, ainakin aavistan vaatimustason
jolla tiedon ja nöyryyden, epätoivon ja antaumuksen
tulisi leikata toisensa.

Mutta ei pakanankaan rooli oikein näytä sopivan
– en tahdo saada siihen uskottavuutta, en ulos – enkä sisäänpäin.
Agnosis ? Niin. Mutta se voi olla, ja usein on
pelkkää velttoutta – tai vielä pahempaa : ylvästelyä
tietämättömyydellä, laiskuudella, mukavuudenhalulla.

Ne jotka toivovat

täynnä epätoivoa, saavat armon. En tiedä onko tuo sitaatti,
sanat vain soivat mielessäni. *Jos tajuat miten syvällä olet,*
näet huippujen korkeuden. Vaivainen pikkusyntinen
näkee korkeintaan kukkuloita. Ja minä olen tehnyt syntiä
vain omien, vaatimattomien kykyjeni mukaan – –
näenkö koskaan
mitä joskus näin,
ikilumiset vuoret ?

(*Hiidentyven*, Helsinki, Otava, 1984)

IX

*Le bus dans la faible lumière
d'une soirée d'automne.*

Ceux qui croient au rachat de nos âmes tourmentées...

*Cette phrase de Mauriac m'a suivi comme un fidèle animal
ou un ange gardien têtu, plus de vingt années.*

*Quelle musique voluptueuse, pathétique ! Je l'ai fredonnée
comme un hymne venu d'Isvesi.*

*Des années, des dizaines d'années je n'ai pas voulu
jouer au croyant. Je sais, au moins je devine, le niveau d'exigences
où savoir et humilité, désespoir et ferveur
devraient se recouper.*

*Mais le rôle de païen non plus ne semble bien convenable
— je ne peux y trouver de crédibilité, ni extérieure ni intérieure.
Agnosticisme ? Oui. Mais ce peut être, et souvent c'est
pure indolence — ou pire encore : parade
d'ignorance, de paresse, de confort.*

Ceux qui espèrent
contre toute espérance, recevront la grâce. *Je ne sais si c'est la citation,
mais les mots me parlent au cœur.* Si tu perçois à quelle profondeur tu es,
tu verras les hauts sommets. *Le pauvre petit pécheur
voit tout au plus les collines. Et moi j'ai fait des péchés
mais selon mes facultés propres, modestes — —
verrai-je jamais
ce que j'ai vu parfois,
les montagnes aux neiges éternelles ?*

(*Le Grand silence*, Helsinki, Ottawa, 1984)

X

Iho tajuaa,
mieli toistaa.
Ei mikään muu aistin.
Ei mikään muu soitin :
meissä herää elämään
maailman musiikki.
Jos olemme soitin,
se soi.

(*Kaksoiskuva*, Helsinki, Otava, 1982)

*La peau perçoit,
l'esprit répète.
Point d'autre organe.
Point d'autre instrument :
en nous s'éveille à la vie
la musique de l'univers.
Si nous sommes instrument,
elle retentira.*

(*Figure double*, Helsinki, Otava, 1982)

XI

Aina uudelleen meidän on kysyttävä itseltämme :
kuka sinä olet tässä, tällä kalliolla.
Muut kertovat meille, miltä näytämme. Keitä olemme,
se meidän on tiedettävä itse.

(*Linna vedessä*, Helsinki, Otava, 1975)

*Encore et toujours il faut nous demander à nous-mêmes :
qui es-tu, là, sur ce rocher.
D'autres nous diront de quoi nous avons l'air. Qui nous sommes,
c'est à nous de le savoir.*

(*Le Château dans l'eau*, Helsinki, Otava, 1975)

Trad. Y. Avril

Jeanne d'Arc et Charles Péguy

Jeanne d'Arc et la Bible¹

Maria Korenman (Saint-Pétersbourg)

« Jeanne d'Arc et la Bible » : la formulation est si vaste et si générale que la simple ambition d'ouvrir ce sujet semble aventureuse. Aussi ce que je veux présenter peut être considéré comme une sorte de résumé d'une plus grande étude, une tentative de souligner ce qui est important, en quelque sorte de donner un caractère général à la matière que nous avons devant nous.

Pour atteindre le but fixé il y a au moins deux voies possibles : celle qu'on peut appeler la voie des parallèles historiques et la voie de la recherche proprement théologique. Examinons les deux approches et essayons d'apprécier la validité de chacune.

En quoi consiste notre approche, que nous appelons conventionnellement approche historique ? Il s'agit de tenter de découvrir et d'établir des parallèles entre d'une part l'épopée et la personnalité de Jeanne d'Arc et d'autre part certains événements isolés ou certains personnages de l'Histoire sainte, la source d'information étant la Bible. L'approche historique a été largement utilisée au XV^e siècle, à l'époque de Jeanne d'Arc. Il s'agissait devant les théologiens contemporains de Jeanne qui figuraient dans le parti de Charles VII, de la laver des attaques du parti opposé, qui avaient accusé la « sorcière armagnac » de sorcellerie et d'indécence. Ce qui était possible rien qu'en se référant aux textes sacrés. Ici il faut mentionner les noms du théologien Jean Gerson et de l'archevêque d'Embrun Jacques Géluc qui, du vivant même de Jeanne d'Arc, avaient composé un traité pour sa défense (1429). En outre, après la levée du siège d'Orléans, une nouvelle Jeanne était apparue, personnage littéraire et qui jouait un rôle dans des mystères, si bien que les parallèles bibliques étaient innombrables. Les comparaisons historiques, nous les trouvons aussi chez l'évêque Thomas Basin, historiographe officiel de Charles VII et de Louis XI. Dans son *Histoire de Charles VII*, Basin rapporte de façon assez détaillée, quoique avec beaucoup d'inexactitudes, l'épopée de la Pucelle. Notant l'absence de fondements des accusations portées contre Jeanne, Basin admet qu'elle était envoyée par Dieu pour triompher des Anglais et humilier leur orgueil mais aussi l'orgueil des Français. La raison de la captivité de Jeanne et de sa cruelle exécution, il la voit dans les péchés des Français, des gens alors « de mœurs tout à fait dissolues » [*cum moribus corruptissimi essent*]² et qui ne surent pas mesurer le prix de la grâce qui leur avait été faite. Pourtant le martyre de Jeanne, bien qu'il rappelle à la mémoire les figures des apôtres et d'autres martyrs chrétiens, ne justifie pas aux yeux de l'évêque une comparaison avec ces grands confesseurs de la foi : « Non pourtant que nous disions que nous voulons égaler cette même Jeanne, arrachée à cette misérable vie de la façon que nous avons dite, aux mérites des apôtres ou des saints. » [*Non tamen ita hoc dicimus, quod eandem Johannam modo quem diximus ex hac misera vita preceptam, apostolorum aut sanctorum martirum velimus meritis coequare*]³ La position incertaine de Basin est tout à fait significative et prouve que personne, pas même les personnalités éminentes de l'Église du XV^e siècle, pourtant parfaitement informés, ne pouvait pénétrer le mystère de l'aspect mystique de la vie de Jeanne et, par conséquent, en donner une évaluation sans ambiguïté. Cette situation conduisit les siècles suivants à schématiser la figure de la Pucelle d'Orléans. À qui parmi les saints a-t-on comparé Jeanne ? On l'a comparée à Moïse, à Samson, à Samuel et bien sûr à

¹ Communication faite au colloque « Le Poète et la Bible » (Saint-Pétersbourg, avril 2005).

² Thomas Basin, *Histoire de Charles VII*, « Les Belles Lettres », 1933, tome I, p. 164-165.

³ *Ibid.*, p. 164.

Judith et à Deborah, et aussi à Esther¹ et même à la Vierge Marie. Comme Moïse avait conduit les Israélites à travers le désert jusqu'à la Terre Promise, Jeanne conduisit son peuple à travers la guerre vers la liberté et la paix. Comme Samson, elle vainquit les ennemis. Comme Samuel, envoyé par Dieu comme prophète aux rois Saül puis David, Jeanne fut prophète pour le roi Charles. Comme Judith et Deborah, ce fut une femme guerrière. Comme Esther, elle sauva son peuple des persécutions des étrangers. Comme la Vierge Marie, écrasant « la tête du serpent » qui, par la faute de la femme-Ève, se dressait sur le chemin de l'humanité, Jeanne la Pucelle sauva la France et sa maison royale, perdues par une femme pécheresse, la reine Isabeau de Bavière. Si certaines de ces comparaisons sont justifiées, d'autres peuvent être considérées en toute conscience comme artificielles et plus poétiques que réalistes, car elles ont en partie un caractère allégorique ou sont fondées sur une parenté de situation uniquement extérieure, parenté qui n'est d'ailleurs pas totalement convaincante. Aussi tournons-nous vers des comparaisons que nous avons appelées proprement théologiques.

La démarche théologique, c'est-à-dire la tentative d'une analyse théologique de contenu de ce que la tradition appelle « le cas Jeanne d'Arc », est utilisée également au XV^e siècle et a pour cause formelle les exigences du procès d'inquisition, comprenant nécessairement les conclusions des experts : théologiens, juristes et canonistes. Au moment du procès d'accusation, les experts, parmi lesquels se trouvaient par exemple les évêques de Coutances et de Lisieux, mais aussi, au grand complet, les facultés de théologie et de décrets de l'Université de Paris, firent des conclusions d'après le texte des « Douze articles », établis dans un esprit tendancieux. En renvoyant à la Bible, aux conclusions des Conciles et aux décrétales papales, ils justifèrent les attentes de l'évêque Pierre Cauchon, juge de Jeanne, la déclarant hérétique, apostate, blasphématrice, superstitieuse, séduite par les démons, rebelle etc. L'inquisiteur du procès d'annulation de la condamnation, Jean Bréhal, produisit un autre document, le *Summarium*, qui fut dressé de la façon suivante : au début on introduisit le contenu de l'acte d'accusation, puis les faits qui y étaient liés, puis des extraits du protocole du procès d'accusation avec les réponses de l'accusée, puis on se demanda si on pouvait, sur les bases des réponses citées, tirer les conclusions que produisit en son temps l'accusation. Bien que tous ces documents présentent un intérêt colossal, leur caractère formel, l'étroitesse des cadres et les buts sévèrement définis ne leur permettent pas d'être considérés comme la « biographie spirituelle » de la Pucelle d'Orléans que nous sommes en droit d'attendre d'une œuvre théologique. Longtemps l'intérêt théologique pour Jeanne d'Arc s'est borné à des formes rhétoriques – sermons et panégyriques, prononcés principalement à l'occasion des fêtes grandioses d'Orléans. Les XIX^e et XX^e siècles regorgent d'ouvrages de toutes sortes consacrés à Jeanne d'Arc, mais les œuvres strictement théologiques se réduisent à une dizaine au plus. Il y a des livres et des articles écrits par des clercs (y compris d'après l'histoire de la canonisation), des panégyriques, une littérature de vulgarisation etc. Mais trouver un livre d'Église, consacré précisément au visage spirituel de la Pucelle d'Orléans, est assez difficile. À ce genre se rapporte, par exemple, *Jeanne et Thérèse*². Un de ses auteurs, l'évêque Guy Gaucher, a écrit quelques livres sur Thérèse Martin de Lisieux, aujourd'hui sainte catholique populaire. Cette œuvre reflète une tendance qui existe chez les auteurs catholiques contemporains et qui consiste à chercher une parenté spirituelle entre l'héroïne médiévale et la jeune carmélite qui vécut il y a cent ans. C'est ainsi qu'un autre auteur catholique, un prêtre, Christophe Robuchon, assure que ce n'est qu'en rencontrant Thérèse qu'on peut vraiment

¹ Esther, en particulier, est mentionnée par Basin qui écrit : « Que d'autre part, par le moyen de femmes, armées et même sans armes, Dieu ait apporté les consolations de secours et de victoires sur leurs ennemis, en sont témoins les histoires de Deborah, de Judith et d'Esther, qui sont incluses dans le canon des Saintes Écritures » [*Quod autem per feminas, interdum cum armis, interdum et sine armis, suis subventionum et victoriarum solacia de hostibus Deus contulerit, testes sunt hystorie de Debbora, Judith et Hester, que canoni divinarum scripturarum inseruntur.*] (*ibid.*, p. 166).

² Régine Pernoud, Geneviève Bailac et Guy Gaucher, *Jeanne et Thérèse*, Seuil, 1984.

connaître Jeanne¹. Malgré le caractère catégorique de cette affirmation, ces tentatives d'approcher Jeanne « par Thérèse » ne nous font pas approcher de la résolution du mystère de sa valeur mystique et, par conséquent, de son univers spirituel. Cependant l'enseignement chrétien et la *révélation* chrétienne donnent une clef pour la compréhension aussi bien des actes de Jeanne que de leurs motifs. Dans l'Ancien Testament et le Nouveau Testament on voit réellement se succéder les parallèles avec la forme des actions de Jeanne et avec la profession de foi qu'elle fit oralement à son procès.

La geste de Jeanne apparaît avant tout comme un exploit de la foi. Bien que les phénomènes authentiquement spirituels – visibles ou seulement intérieurs – aient, selon l'enseignement des Pères et les Docteurs de l'Église, une force de conviction parfaite en eux-mêmes, leur acceptation exige de l'homme courage et abnégation, car elle est liée au rejet de la logique terrestre. Ainsi la foi exige, dès le départ, la volonté. Jeanne qui « habuit istam voluntatem de credendo », « eust ceste voulenté de croire » à ses voix², se montre en cela véritable fille spirituelle d'Abraham, qui crut en Dieu uniquement selon un sentiment de la vérité apparu dans son cœur et qui rejeta à cause de ce sentiment toutes les vérités terrestres. Selon le récit de l'Ancien Testament, l'exploit d'Abraham, qui le fit accéder à la perfection spirituelle, fut la dernière et la plus terrible épreuve de la foi du juste. C'est justement le rejet de la foi que l'évêque Cauchon cherchait à obtenir de Jeanne et si Abraham avait à choisir entre la fidélité à Dieu et Isaac, celle qui sauva la France avait à choisir entre les voix qui jamais ne la trompèrent et l'Église, représentée par ses juges, qui exerçaient sur elle une monstrueuse pression. Le martyre de Jeanne la rapproche d'un autre saint de l'Ancien Testament, Job le martyr. Job est le symbole de la patience dans les épreuves envoyées sans qu'il y ait eu faute ou raison visible. Jeanne se comporte de semblable façon, prête à reconnaître qu'« une fois qu'il a plu à Dieu, c'est pour le mieux qu'elle est mise en prison », mais refusant obstinément de voir quelque péché que ce soit dans ce qu'elle a fait. Permettons-nous une autre comparaison. Le jeune David, vainqueur de Goliath, voici parmi les héros de l'Ancien Testament celui qui rappelle le mieux la jeune fille-guerrière, triomphant d'un terrible ennemi. Seules la situation dans l'impasse et la perspective d'une victoire infaillible des Philistins sur l'armée d'Israël convainquent le roi Saül de laisser un garçon de quatorze ans affronter le géant Goliath. Et il est peu probable que le dauphin Charles aurait laissé à Jeanne le commandement de son armée s'il avait eu le plus petit espoir de rétablir la situation par des moyens moins extravagants. Malgré tous les pronostics David obtient une brillante victoire, devenant en un instant un héros légendaire aux yeux de son peuple. Et le triomphe d'Orléans transforme aussi Jeanne en légende vivante, elle inscrit à jamais son nom dans les annales de l'Histoire.

La motivation de l'intervention divine dans le conflit anglo-français pose aussi un certain problème théologique. Dans l'Ancien Testament les croyants affrontent les incroyants ou les apostats. Ici un peuple catholique combattait contre un autre peuple catholique. Ce qui compliqua également la tâche des théologiens, c'est aussi le comportement, parfois désagréable à Dieu, des Français que Jeanne elle-même eut du mal à retenir du maraudage et des péchés de chair. Le conflit franco-anglais entrait clairement dans le cadre d'un conflit territorial et dynastique. La victoire des Anglais ne privait pas seulement de son pouvoir l'héritier légitime de la couronne de France, mais elle permettait aux « lions britanniques » de créer sur la base d'une union des deux États le pouvoir suprême le plus puissant en Occident, ce qui lui ouvrait la route à la souveraineté universelle. Mais ces plans ne devaient pas se réaliser, puisque, au moment décisif, sur la route des invincibles Britanniques, se dressa de façon inattendue une jeune pucelle venue de Domremy.

Ainsi l'approche spirituelle rend le sujet de notre étude inépuisable, car elle permet d'apporter autant de preuves que l'on veut de la nature biblique de la conduite de Jeanne d'Arc. Pour exemple on peut se tourner aussi vers la littérature quotidienne et il suffit de proposer la

¹ Christophe Robuchon, o.c.d.s., *Le Feu de charité*, Carmel, 2001, p. 232.

² Pierre Tisset, *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, tome II, Klincksieck, 1970, p. 136.

comparaison d'anthologie entre Jeanne et Catherine, une grande martyre, sa protectrice. Des foules de saints russes et serbes ont une parenté intérieure avec la Pucelle d'Orléans. La ressemblance avec le Christ, voilà comment peut s'expliquer cette proche parenté d'âmes chez des hommes qui vivent à différentes époques en des pays distants les uns des autres.

Procès de condamnation de Jeanne d'Arc : « Ensuite elle dit que tout le clergé de Rouen ou de Paris ne pourrait la juger si le droit ne leur en avait pas été donné »¹.

Évangile : « Pilate Lui dit : tu ne me réponds pas ? ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te faire crucifier et que j'ai le pouvoir de te renvoyer ? Jésus répondit : tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'avait été donné d'en-haut. » (Jn XIX, 10-11)

Sous nos yeux, de simple, tranquille et humble jeune paysanne qu'elle était, Jeanne se transforme en une personnalité mystique, rappelant par ses qualités les saints de dimension universelle, elle se rapproche d'eux, devenant en quelque sorte peu à peu l'un d'entre eux. Comme tout ce qui est authentiquement spirituel, les matériaux des procès de Jeanne d'Arc sont une révélation et non seulement la révélation de la personnalité de Jeanne mais une révélation à caractère universel. La lecture attentive de ces textes donnera une réponse aux questions spirituelles globales : l'existence de Dieu, le sens de la vie, la foi et la véritable crainte de Dieu, le conflit entre ce qui est du monde et ce qui n'est pas de ce monde, le dépassement de la subjectivité, les mystères du chemin de la croix, que vivent peu d'hommes, bien qu'il soit proposé à tous.

(Trad. Y. Avril)

Jeanne d'Arc et Lydia Koidula

Marika Põldma (Tallinn)²

« Les peuples, aussi bien que les hommes, ont besoin, pour soutenir leur vie spirituelle, de métaphores, de symboles, où ils peuvent trouver l'incarnation de leur soif de force et de beauté [...]. Pour le peuple estonien, cette métaphore, ce symbole, une étoile filante, dont la trajectoire disparaissant dans l'oubli n'a pu longtemps être connue jusqu'à son aboutissement³, c'est Lydia Jannsen, qui prit en poésie le nom de Koidula ». C'est ainsi qu'en 1915, l'écrivain finno-estonienne Aino Kallas⁴ commence *L'Étoile filante*, la première monographie consacrée à la poétesse estonienne⁵.

¹ P. Tisset, *Procès de condamnation, op. cit.*, tome II, p. 59.

² Nous remercions Marika Põldma d'avoir bien voulu écrire cette présentation, puis relire et corriger nos traductions.

³ L'héritage poétique complet de Koidula comprenant des œuvres totalement inconnues ne parut qu'en 1925. Sa volumineuse correspondance fut rendue publique en 1926.

⁴ Aino Kallas (1878-1956), prosateur et dramaturge, essayiste et critique. Elle est parfois définie comme un écrivain finno-estonien parce que, finlandaise de naissance, elle écrivait en finnois. Mais, mariée au professeur et diplomate Oskar Kallas, spécialiste d'estonien, les sujets de ses œuvres sont majoritairement empruntés au domaine estonien. Presque toutes ses œuvres, après leur parution en Finlande, ont été publiées en Estonie.

⁵ En 1935, à la lumière de nouveaux documents, une réédition de son œuvre, considérablement augmentée, vit le jour.

Toute la vie de Koidula est comprise dans la période où le territoire de l'Estonie était partie intégrante de l'Empire russe (1710-1918). Lydia Jannsen naquit le 24 décembre 1843 à Väandra, village du centre de l'Estonie. En 1850 la famille Jannsen s'installe à Pärnu. C'est là que Lydia achève ses études dans une école de filles (de langue allemande) et quitte une condition ordinaire pour devenir la collaboratrice de son père qui en 1857 a fondé le premier journal de langue estonienne, *Perno-Postimees* [*Le Courrier de Pärnu*]. En 1854 on déménage dans la ville universitaire de Tartu, centre du mouvement national de la période du Réveil¹. Le journal des Jannsen devient *Le Courrier d'Estonie* et leur discret foyer le premier salon du pays. Johann Voldemar Jannsen, le père de Lydia, souffrant de rhumatismes et paralysé de la main droite, c'est sur les épaules de Lydia que repose désormais la plus grande partie des tâches aussi bien littéraires que pratiques liées à la publication du journal. C'est dans les colonnes de son supplément littéraire que Lydia publie un grand nombre de récits et de poésies, en fait surtout des traductions ou des adaptations.

Le talent de Koidula ne parvient à maturité qu'en 1867 avec un recueil poétique original, *Le rossignol de l'Emajõgi*², inspiré par un amour mystique et direct de la patrie. Certains hymnes de ce recueil atteignent un public plus vaste quand ils sont insérés dans un livre de lecture, paru la même année³, sous la signature de Koidula, son nom de plume (du mot *koidik* : aube, aurore). La poésie de Koidula est également récitée lors du premier festival de chant d'Estonie, un très grand événement, le sommet de la période du Réveil. De Koidula les participants à ce festival gardent le souvenir d'une « apparition venue des mondes supérieurs ». À la même période appartiennent les tentatives de Koidula dans le domaine du théâtre : en 1870 elle écrit et fait représenter son premier spectacle en estonien, puis encore deux autres. Après bien des hésitations, Koidula épouse en 1873 Eduard Michelson, un Letton germanisé qui est envoyé à Kronstadt comme médecin militaire. Devenue un personnage-clef, véritable incarnation du mouvement national, Koidula doit à la suite de son mariage s'arracher à sa terre natale et à la vie culturelle. Malgré des écrits isolés, surtout pour le *Courrier*, l'essentiel de son temps est consacré à sa famille. C'est à distance qu'elle prend connaissance de la vague de russification systématique qui déferle dans les années 1880 et du déclin du mouvement national, porteur, à ses débuts, de si grandes espérances. En 1886, à 43 ans, dans une douloureuse solitude, elle meurt d'un cancer après une longue maladie. Son corps, enseveli d'abord à Kronstadt, ne sera rapporté dans sa terre natale qu'en 1946 et enseveli solennellement au Cimetière de la Forêt [*Metsakalmistu*], à Tallinn.

Dans *L'Étoile filante*, biographie littéraire de Koidula, qui, en dépit de la critique de spécialistes postérieurs⁴, est considérée comme une mine inappréciable d'informations, Aino Kallas met sous nos yeux la vie personnelle de Koidula, les circonstances de sa vie terrestre et ses combats intérieurs. Contestant le portrait, si l'on peut dire, académique, de Koidula, elle introduit dans son œuvre la figure de Jeanne d'Arc, plus exactement son portrait académique. Par exemple elle écrit de Koidula : « De même que la seule ou presque seule image que pendant longtemps nous connaissions d'elle était une photo grand format, dont on trouvait partout les copies et qui montre des boucles abondantes, tombant librement, auxquelles il ne manque que le

¹ La période du Réveil est, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, celle où l'Estonie, encore soumise à la domination russe et aux influences allemandes, prit conscience de ses valeurs nationales, spirituelles et culturelles. Ce réveil se manifesta en particulier par l'instauration des festivals panestoniens de chant, dont le premier eut lieu à Tartu en 1869 et qui se poursuivirent, malgré les répressions, jusqu'à la période contemporaine. Ils accompagnèrent le grand mouvement qui aboutit à la seconde indépendance en 1991 et au départ des Soviétiques.

² L'Emajõgi, fleuve qui passe à Tartu et se jette dans le lac Peïpous.

³ L'auteur en est Carl Robert Jakobson (1841-1882), écrivain et grande figure militante du mouvement national estonien

⁴ On a surtout reproché à Aino Kallas d'avoir, dans la vie de Koidula, donné trop d'ampleur à ce qui la touchait elle-même. Kallas elle-même essaie dans son étude d'être strictement fidèle aux faits, mais maintes fois elle doit constater : « Je suis en fait spirituellement si étroitement mêlée à Koidula que je ne suis jamais capable de séparer mes sentiments des siens, ils suivent très souvent la même direction. »

heume empanaché de Jeanne d'Arc, un front haut, un regard flamboyant, un port de tête altier, en un mot sa nature de poète, de même il existait à son sujet, dans la conscience publique, un portrait pour ainsi dire académique, qui n'était pas autre chose qu'une gloire, qu'une figure centrale pour peinture avec personnages multiples et pour fond du tableau les tons lumineux de l'aurore nationale ». De références directes à Jeanne, dans cette œuvre, il y en a encore deux. Dans ses commentaires sur le poème de Koidula « La terre d'Estonie et le cœur estonien », Aino Kallas déclare : « C'est une sorte de Jeanne d'Arc estonienne, mi-amazone héroïque, mi-vestale extatique, prêtresse de cet autel d'où s'élevèrent les premières flammes du sacrifice du printemps national [...]. Les poésies amoureuses de Koidula sont étonnamment routinières et sans personnalité, sauf s'il s'agit de traductions. Tout le sentiment, toute la force sont concentrés dans les poésies patriotiques. » La dernière fois que Jeanne apparaît furtivement dans le visage de Koidula, c'est quand celle-ci est arrivée à Kronstadt. « Elle avait trente ans, toujours remarquablement belle bien qu'elle eût discipliné strictement ses boucles à la Jeanne d'Arc ». En contraste, Kallas montre sa nature à plusieurs faces : sa faiblesse et ses doutes, parfois un total manque de volonté surprenant, sa naïveté d'enfant et son absence de sens pratique. En même temps elle reste aux yeux de sa biographe une personnalité exceptionnelle et géniale dont les qualités fondamentales sont une capacité d'enthousiasme, une force de sentiment dramatique, une personnalité qui cache en elle un tragique incontestable. Kallas traite l'histoire de la vie de Koidula comme l'histoire de l'embrasement et de l'extinction de son feu intérieur. Comparant cette vie avec celles d'autres personnages brûlant du même feu, elle remarque : « Mais même dans le cas relativement heureux – et c'est aussi le cas de la vie de Koidula – où, ne serait-ce qu'un moment, il leur fut permis de trouver un autel pour leur feu perpétuellement brûlant, un feu inextinguible, réel, il y a toujours, menaçant, le danger que finalement ils continuent à brûler tout seuls, pendant que la vie qui, l'espace d'un moment, avait pris feu autour d'eux, reprendrait sa route habituelle [...]. Chaque jour, chaque année qui prolonge une telle vie, lui ajoute du tragique. »¹

Friedebert Tuglas, un des écrivains les plus importants de la première moitié du XX^e siècle², s'inspire en grande partie, pour l'allocution qu'il prononce à l'occasion du transfert des cendres de Koidula, de la biographie d'Aino Kallas. Il est d'ailleurs le traducteur de *L'Étoile filante* (1918). Jaan Undusk, écrivain estonien et spécialiste de littérature, auteur des commentaires qui accompagnent cette allocution, incline à penser que Friedebert Tuglas n'avait pas assez de temps pour composer ce texte et qu'il fut donc forcé de recourir à toutes les sources les plus accessibles pour lui³. Comme Kallas, Tuglas ne peut éviter de parler de Jeanne d'Arc. Il désire également voir Koidula comme un personnalité plus concrète que légendaire. S'agissant de Koidula et, selon toute apparence, de Jeanne, il n'adhère pas à la représentation idéaliste et romantique que l'on se fait d'elles. De même il ne veut pas réduire Koidula à son portrait académique. C'est comme si il était lui-même surpris de trouver en elle une nature de Jeanne. À une « Koidula sans défense dans

¹ Il est curieux de voir Koidula parler de sa propre image de Jeanne. Un mois avant sa mort, dans sa dernière lettre, elle écrit : « Le temps où l'on redoutait les sorcières est depuis longtemps passé et à notre époque les sorcières ne meurent ni si vite ni si commodément sur le bûcher, mais peu à peu, comme vous pouvez le voir pour Lyducha [Lydia]. »

² Friedebert Tuglas (1886-1971) prosateur estonien, critique spécialiste de littérature et traducteur. Une des figures dominantes du mouvement *Noor Eesti* (« Jeune Estonie »), mouvement révolutionnaire orienté vers la culture européenne, il a fondé les groupes légendaires *Siuru* (1917-1919) et *Tarapita* (1921-1922). Il est l'un des promoteurs de l'idée d'une Union des écrivains estoniens dont il fut président du conseil de direction (1922, 1925-1927), en même temps que le premier rédacteur de la revue *Looming* [Création] de l'union des écrivains (1923-1926). On l'a considéré comme le centre spirituel du siècle et le grand-prêtre de la littérature estonienne. Tuglas fut effectivement l'un des acteurs les plus érudits de la culture de son temps – il doit aussi ce rôle aux années d'exil de sa jeunesse (1906-1917), principalement en Finlande, en France et en Allemagne ainsi qu'aux voyages à l'étranger qu'il fit plus tard.

³ Elle considère comme deuxième source l'essai de Gustav Suits sur Koidula. Gustav Suits (1883-1956), poète et spécialiste de littérature, fut un stratège essentiel du mouvement *Noor Eesti*.

la vie quotidienne» il oppose en contrepois une Koidula courageuse, « particulièrement consciente de sa mission et de sa propre valeur ». En 1929 à Pärnu, lors de l'inauguration du monument de Koidula, Friedebert Tuglas, analysant les meilleures poésies de « la vierge des lettres », remarquait : « L'inspiration de Koidula ne peut s'épanouir et devenir art achevé en se bornant à la déclamation positive et objective de l'esprit national estonien [*eestlus* : « l'estonitude ». NDT], déclamation que ses épigones considéraient comme sa mission principale. Son pathos se nourrit de passion primaire : la colère ou la souffrance. » Dans le discours optimiste qu'il prononce au cimetière et qui n'est pas dépourvu non plus de la rhétorique de l'époque soviétique¹, Friedebert Tuglas ne nie pas non plus le tragique de la vie et du destin de Koidula, mais il tient pour plus essentielle sa contribution positive au développement de l'histoire culturelle de l'Estonie. Car comme le dit également Aino Kallas : « Pendant les quelques années où Koidula a la possibilité de mener une vie publique effective, étoile filante, elle incarne toute la poésie de ce qui était à la recherche d'une expression dans le mouvement national, si limité géographiquement et petit en étendue qu'il soit. »

(Trad. Y. Avril)

Sur la tombe de Lydia Koidula

Discours prononcé le 11 août 1946²

Friedebert Tuglas

En ces jours mille esprits méditent, cent bouches et cent plumes forment une seule et même pensée. Inévitablement nous nous répétons les uns les autres, en parlant de ce qui est irrépétable et qui a porté ce nom si glorieux : Koidula.

Cette unanimité ne dépend pas tant de nos faibles ressources que de l'objet même qui a mis en mouvement nos sentiments et nos pensées. Dans toute notre histoire culturelle il ne se trouve aucune figure aussi nette, dont les contours soient aussi purs que celle de Lydia Koidula. Il ne se trouve pas non plus d'œuvre spirituelle dont le contenu nous paraisse aussi marqué et aussi accessible que la sienne. Il n'est donc pas étonnant que notre appréciation, notre admiration et notre dévotion prennent les mêmes formes.

Mais nous sommes d'autant plus enclins à nous répéter les uns les autres que c'est Koidula qui, elle-même, a placés les mêmes mots dans notre bouche. Ses vers parlent de son destin, de son désir de retrouver sa patrie et de la réalisation de ce désir, plus clairement que nous ne serions jamais capables de le faire. Ses vers les plus émouvants sont comme s'ils avaient été écrits pour la cérémonie d'aujourd'hui. Comment ne pas rappeler, à l'occasion du retour au pays des cendres de Lydia Koidula, ses mots sur la terre estonienne et sur le cœur estonien, inséparables

¹ Social-démocrate radical dans sa jeunesse, Tuglas n'épousa pas directement cependant les opinions du parti. Trois jours après le discours de Metsakalmistu, Moscou entreprend la lutte contre la culture de l'Estonie présoviétique (Koidula, rendue idéologiquement correcte, fut épargnée) et, en 1949, Tuglas, initiateur de groupes littéraires « décadents », est étiqueté « nationaliste bourgeois ». De 1949 à 1956 il est pratiquement interdit de publication.

² Les cendres de Koidula furent déposées au cimetière de Tallinn (*Metsakalmistu* ou « Cimetière de la forêt », où sont enterrés les représentants les plus remarquables de la culture estonienne) pour le 60^e anniversaire de sa mort.

l'un de l'autre¹. Comment ne pas redire son vœu de dormir pour son dernier repos « dans le sein de la sainte Estonie »². Et comment ne pas citer les pieux vers du poème « Avant la mort en Estonie »³ :

Des larmes de mon âme, pour toi
J'ai tenté de tresser une couronne :
Garde ouvert pour moi ton sein,
Joie de l'âme – Estonie !

Aujourd'hui enfin Koidula arrive à la dernière étape de son itinéraire personnel – la plus solennelle, la plus émouvante, la plus sublime. Mais ce jour est aussi une date, un jour unique dans la littérature et l'histoire culturelle de l'Estonie. C'est pour nous une raison supplémentaire d'avoir une connaissance plus profonde des travaux et des jours de Lydia Koidula.

Il nous est toujours difficile de nous libérer du regard qu'une tradition vieille de quelques décennies porte sur le Réveil estonien⁴. Malgré toutes les réévaluations, nous avons tendance à regarder cette époque sous un certain éclairage romantico-idéaliste et ses acteurs comme des figures héroïques, de légende. Mais ainsi – indépendamment des conditions sociales, sans prendre en considération les raisons plus profondes de cette lutte, le rapport entre les forces en présence et les difficultés du combat – nous ne comprenons pas non plus le caractère réellement héroïque de cette œuvre et de ses acteurs.

Bien sûr il faudrait aussi considérer Koidula en la situant dans le cadre du grand bouleversement social que connut notre peuple à cette époque. Il faudrait voir clairement ce moment d'évolution sociale et de libération qui attira l'attention aussi bien sur Koidula que sur les autres acteurs du Réveil et qui leur révéla leur tâche. C'était un moment où le peuple sortait de la nuit des siècles, un moment qui marquait le début de la lutte finale contre les chaînes de l'ordre féodal. Et ce n'est que la superstructure idéologique de ce mouvement de masse essentiellement profond qui nous paraît aujourd'hui idéaliste et romantique. Des notions qui aujourd'hui nous semblent déjà tellement vagues comme celles de patrie, de langue maternelle etc. signifiaient pour les hommes de cette époque un programme très concret de lutte. Et dans les festivals de chant et les sermons dominicaux, c'est réellement la joie d'un peuple se libérant de l'esclavage féodal qui se faisait entendre.

Que cet état d'esprit, ce sursaut général ait poussé à l'action aussi une poétesse, n'a rien d'étonnant. Certes. Mais il faut encore maintenant admirer la dimension que prit son activité. Koidula fut bien notre première femme écrivain et, en tant que telle, plus virile et plus combative qu'aucun de ses frères humains. Elle était consciente au plus haut point des tâches incombant à l'époque et de l'importance de sa propre vocation à les accomplir. Elle ne pensait pas non plus se limiter à un rôle passif de miroir de son époque mais se sentait continuellement comme une combattante de première ligne. Sa poésie lyrique apparemment personnelle est en même temps une poésie historique. Et en général son sens historique est plus fort que celui d'aucun de nos plus vieux bardes. Elle-même disait : « C'est une grande faute d'être petit dans de grandes époques ». Et, avec sa nature combative, elle proclamait :

Le glaive dans une main, la chaux dans l'autre,
C'est ainsi que nous faisons l'œuvre du peuple.⁵

¹ Rappel des derniers vers de son poème « Ma patrie est mon amour » : « La terre d'Estonie et le cœur estonien – qui pourrait les séparer ! ».

² Rappel des vers du même poème : « En ton sein je me livre au sommeil, ô ma sainte Estonie ».

³ Dernière œuvre connue de Koidula (1886).

⁴ En 1946 Tuglas ne cesse de critiquer l'idéologie du nationalisme et du patriotisme estoniens (*eestlus* : estonité ou estonitude).

⁵ Vers empruntés au poème intitulé « Pas de faute ! » (1884).

Koidula ne se borna pas à assumer un rôle de poète national. Elle influença son époque comme conteuse, journaliste, personnalité du théâtre, propagandiste de ses opinions dans sa correspondance privée et tout simplement par son tempérament de Jeanne d'Arc¹. Les limites de la vie publique de cette époque ne permettaient guère à une femme d'aller plus loin. D'autre part dans son programme poétique figuraient également des appels patriotiques et des comptes rendus militants, des élégies sur les malheurs publics ainsi que des poèmes sur sa tragique destinée. D'elle rayonnent la ferveur et la lumière de l'époque et son registre va réellement de la poésie qui « résonne » à celle qui « cingle »². Et nous voyons une fois de plus l'extraordinaire conscience qu'elle avait de sa mission et de sa propre valeur. Elle n'hésite pas à intituler un de ses poèmes « Bonheur de Koidula » et à y dire d'elle-même :

La ferveur qui bout dans mon cœur,
Fait fondre les poitrines de glace :
Où s'invite Koidula,
Les yeux commencent à briller

Certes on a dit d'elle : « Ce n'était pas un être humain mais seulement un souffle, venu des mondes supérieurs ». Or c'est exactement le contraire : c'était assurément un être humain, acteur réel, aux talents multiples, de la reconstruction de la société de son temps. Elle était tout simplement pratiquement nécessaire et son rôle fut plus que vital. Si pourtant aux yeux de la postérité sa figure a failli se transformer en une sorte de manifestation aérienne et poétique, c'est encore à cause de la superstructure poético-romantique d'une époque éloignée.

Nous avons déjà depuis longtemps dépassé la phase d'évolution sociale dont Koidula renvoyait l'image. Mais en honorant dans l'œuvre édifiatrice de notre temps tous les héritages progressistes du passé, nous honorons aussi l'œuvre de la vie de Koidula. C'est aussi pour nous un enseignement, c'est un exemple, qui remplit notre cœur de son ardeur et de son courage, de toute sa nature si poétique mais dont, en même temps, les mots sont si virils. On a comparé Koidula au cœur incandescent du peuple, à une langue de feu brûlante, à une étoile filante dans sa fière trajectoire. Et de telles images de chaleur et de lumière ne perdront jamais leur force d'attraction.

Ainsi est-il naturel que notre jeune société socialiste ait considéré comme un devoir moral de réaliser le dernier rêve de Koidula. Maintenant les cendres de Koidula reposent dans la terre de sa patrie, cette patrie dont elle a dit avec tant de ferveur :

Tes oiseaux me chantent un rêve,
De ma cendre fleurissent les fleurs,
Ma patrie !³

Au nom de l'Académie des Sciences de la R.S.S. d'Estonie je dépose une couronne sur la tombe de Lydia Koidula⁴.

¹ Dans le mémoire « Kreutzwald et Koidula » paru dans le journal *Jeune-Estonie* (1910-1911), puis dans l'introduction à « Étoile filante » aussi bien que dans l'article de fond, Aino Kallas trace des traits de comparaison entre la célébrité de Koidula à l'époque du Réveil et l'image de Jeanne d'Arc. Comparer la lettre de Koidula à Kreutzwald du 14 février 1868 : « Je ne suis pas un Luther, ni une *brave Pucelle*, pour qui un peu plus ou un peu moins d'estime ne signifie rien [...]. Je suis femme parmi les femmes, faible femme sans importance, qui aspire à un mot gracieux... » (Friedrich Reinhold Kreutzwald, *Correspondance*, Tallinn, 1962, p.78). Dans son discours de 1946, c'est sans aucune ironie que Tuglas arrive à la conclusion que Koidula avait le même tempérament que Jeanne d'Arc.

² Référence au vers du poème « Le devoir du chant » (1883) « ...ô ma faible poésie, résonne et cingle ! »

³ Vers qui terminent le poème « Ma patrie est mon amour ».

⁴ En 1946, Tuglas avait été nommé membre correspondant de l'Académie des Sciences dans la section de littérature.

Notre ami et fidèle adhérent Nikita Struve, a publié récemment dans le *Messenger* du mouvement chrétien russe (Вестник русского христианского движения), dont il est le directeur responsable, l'allocution qu'il a prononcée en mars 2006 à la Bibliothèque du Fonds « Russie Hors-frontières » de Moscou pour la présentation des Œuvres choisies de Charles Péguy. Nous le remercions de nous avoir autorisés à reproduire dans Le Porche cette allocution et d'avoir bien voulu relire la traduction que nous en avons faite.

Sur Charles Péguy

Nikita Struve

Je commencerai par un aveu : Charles Péguy a été la passion de toute ma vie, comme poète et comme homme, tombé au champ d'honneur dans les premiers jours de la guerre de 14, comme figure d'un christianisme noble et pur. Des cinq grands fondateurs et représentants de la littérature chrétienne des XIX^e et XX^e siècles – Léon Bloy, le prosateur et journaliste frénétique ; Paul Claudel, le dramaturge puissant, de dimension shakespearienne ; Georges Bernanos, le romancier qui a sondé les abîmes humains ; François Mauriac, l'homme de lettres élégant et envoûtant – c'est Péguy qui m'est le plus proche par son regard rayonnant, d'une sagesse d'enfant, sur le monde. Et voilà que récemment, au déclin de mes jours, au moment où en Russie on commence à le connaître, je me suis risqué à traduire en russe sa poésie, puisant à la source pure de son inspiration une joie indicible.

Avant la Révolution, à la différence de Bloy, découvert par Berdiaev, de Claudel, traduit abondamment mais pas toujours avec bonheur par Maximilien Volochine, Péguy était absolument inconnu. Il est vrai que ce même Volochine fit écho à sa mort, mais avec un retard de deux ans ; en outre son article, en raison des événements qui s'annonçaient, passa inaperçu. Mais il est significatif que ce soit la Russie émigrée qui ait découvert Péguy, à vrai dire, non dans les milieux de poètes et de littérateurs mais du côté des penseurs religieux et des personnalités en rapport avec l'Institut de théologie Saint-Serge. Le premier à révéler Péguy fut Georges Petrovitch Fédotov. Peu après son arrivée en France en 1925, il lut le livre des frères Tharaud et en parla dans un article inspiré de la revue *Put'* (« La Voie ») : « [...] ce livre est comme écrit pour nous Russes. Car ce n'est pas seulement le héros de ce livre qui est proche de nous, de nous, de notre passé récent, c'est aussi toute l'étendue de sa pensée et la qualité de son sens religieux »¹.

Quelques années plus tard au « Studio franco-russe » où l'on commençait à organiser des rencontres entre les penseurs et les écrivains français et russes, on consacra une soirée à Péguy. Du côté russe, c'est Nadejda Gorodetzky, jeune écrivain débutante, qui fut chargée de présenter Péguy : son intervention prouva qu'elle connaissait non seulement son œuvre mais qu'elle le connaissait aussi, lui-même, de l'intérieur. Dans la discussion qui suivit, on donna la parole au critique Constantin Motchoulski qui, à la suite de Fedotov, dit que Péguy « se rapproche de nous, il est tout proche, il occupe dans notre vie une place qui l'attendait, il comble un vide. »²

La découverte de Péguy ne s'arrêta pas là. En 1945, Léon Zander, célèbre théologien et professeur à l'Institut Saint Serge, fit à son tour, grâce à un ami français, la connaissance de Péguy : « C'était un coup de foudre ; j'ai été gagné pour Péguy et pour tout Péguy. »³ Il fut le

¹ Georges Fédotov, « L'itinéraire religieux de Péguy », *La Voie*, n° 6, 1927. Réimpression dans le recueil : *Visage de la Russie (Litso Rossii)*, YMCA Press, 1988, p. 155-163.

² Jean Maxence et Nadejda Gorodetzky, « Charles Péguy. Textes suivis de débats au Studio franco-russe », *Cahiers de la Quinzaine*, Desclée de Brouwer, 1931, p. 87.

³ Lettre de Léon Zander à l'Amitié Charles Péguy, *F.A.C.P.*, n° 100, juin 1963, p. 127.

premier Russe à s'attaquer à la traduction des *Mystères*. Enfin j'ajouterai encore le témoignage du philosophe Siméon Frank, pour qui, sur le plan religieux, l'importance de Péguy égale ni plus ni moins celles de Pascal, de Kierkegaard et de Nietzsche¹.

Mais le moment est venu de dire qui était Péguy, que les Russes ont accueilli comme un des leurs : « il est nôtre ». D'une famille d'origine paysanne, né en 1873 à Orléans, élevé dans un esprit d'austérité religieuse, il acheva ses études à l'École Normale Supérieure. Fédotov souligne que dans la Russie de cette époque un tel phénomène était inimaginable : un fils du peuple, sorti du lycée Pouchkine, un fils de paysan, imprégné de Sophocle. Mais, d'un autre côté, son enracinement dans le terroir l'apparente à la culture russe, en particulier, aux slavophiles. Ayant perdu la foi, ou plus exactement s'en étant éloigné, Péguy, comme beaucoup de ses contemporains russes, devint socialiste et combattit ardemment pour la justice, il se consacra au journalisme, découvrit en face de la Sorbonne une librairie où il commença à éditer les *Cahiers de la quinzaine* : « il est incontestable que dans tout notre socialisme même il y avait infiniment plus de christianisme que dans toute la Madeleine² [...]. Il était essentiellement une religion de la pauvreté temporelle »³

En 1908 Péguy retrouve la foi de son enfance, qui en réalité était seulement estompée, et devient à part entière un écrivain chrétien tant en poésie que dans sa prose littéraire et dans ses articles philosophiques. Comme tout grand phénomène, son destin et sa création se placent sous le signe de la contradiction : mystique et réaliste, contemplatif et combattant, catholique et, pour toute une série de raisons, demeurant « au porche de l'Église ». Mais les contradictions se résolvaient dans une vision fondamentale : l'incarnation se poursuit, le Christ Dieu s'est fait homme, l'éternel se manifeste à tout instant dans le temporel – le Christ, entièrement Dieu et homme, participe pleinement à l'histoire. Mot-clef chez Péguy, l'adjectif *charnel* (du substantif *chair*) qui, en russe, n'est pas traduisible de façon univoque : c'est en même temps ou tour à tour « charnel », « périssable », « créé », « terrestre », notre monde réel, fait de chair, qui s'efface. Par son incarnation le Christ a pris totalement la nature humaine jusque dans sa faiblesse et sa mortalité. Péguy craint plus que tout un christianisme désincarné, un monophysisme caché ; dans ses conclusions théologiques fondamentales – interpénétration des deux natures, humaine et divine, dans le Christ, antinomie dans l'accès aux mystères de la foi, espérance dans l'apocatastase, rejet du cléricisme – Péguy se rapproche beaucoup de la vision du monde de l'orthodoxie, bien qu'il n'en ait absolument rien connu. Dans son humanisation de Dieu, il va jusqu'à l'extrême : dans ses *Mystères* il parle par la bouche de Dieu, Dieu y participe à côté des autres personnages.

Péguy est un écrivain étonnamment original. Pour définir son procédé principal, caractéristique, on peut emprunter à la musique les termes de « thème et variations », variations multiples, interminables ; chaque image, chaque pensée sont proposées sous des formes analogues, répétitives, les mots coulent comme un torrent. Péguy par là-même échappe à toute pétrification, toute fixation du discours. Par le moyen de préfixes ou de suffixes inattendus, par l'emploi de mots rares ou en modifiant le sens il redonne à la langue une énergie primitive (dans l'invention verbale il rappelle les procédés de Soljénitsyne). Mais les répétitions chez Péguy, particulièrement dans la poésie, ont aussi une autre signification, religieuse : ses vers sont louange à Dieu et à sa création, ils rappellent les hymnes acathistes, mais saturés d'un contenu cosmique, historique, universel. Péguy est un poète-liturgiste.

Pour conclure je citerai les mots de Bernanos : « Je ne tiens pas précisément Péguy pour un saint, mais c'est un homme qui, mort, reste à portée de la voix, et même plus près, à notre portée, à la portée de chacun de nous, qui répond chaque fois qu'on l'appelle. Cela prouve, du moins, qu'il n'y avait pas beaucoup de mensonge en lui, juste ce qu'il en faut pour vivre, pour

¹ Siméon Frank, *Histoire de la pensée philosophique russe. Anthologie*, Washington, 1965, p. 6. (NDA) – A aussi paru en allemand : *Die russische Weltanschauung*, Darmstadt, Wibu, 1967 ; 1^{re} édition : 1926. (NDLR)

² Cette église de Paris étant prise comme symbole d'un christianisme embourgeoisé. (NDLA)

³ Ch. Péguy, *Notre jeunesse (Œuvres en prose complètes)*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1992, p. 128).

vivre notre pauvre chère chienne de vie [...] mais c'est tout de même une marque bien particulière de l'amitié de Dieu, et qu'il n'a pas toujours accordée à ses saints»¹. Ce témoignage est d'autant plus précieux qu'il vient d'un confrère écrivain et qu'il fait écho aux jugements de Fédotov, Motchoulski, Zander sur les mots que Péguy adresse à chacun d'entre nous.

(Trad. Y. Avril)

¹ Georges Bernanos, *Les Enfants humiliés*. Gallimard, 1949, p. 95-96.

COMPTES RENDUS

Claire DAUDIN, *Dieu a-t-il besoin de l'écrivain ? Péguy, Bernanos, Mauriac*, Cerf, « Littérature », 2006 – 224 pages, 28 €

Dans ce livre à la parole à la fois limpide et élevée, Claire Daudin poursuit sa lecture de Péguy et de Bernanos¹, élargit son champ de réflexion à Mauriac, aborde une question qui hante tous les écrivains catholiques, restreint son corpus à trois auteurs en invoquant une « affaire de cœur » qui tient sans doute à une préférence esthétique non moins que théologique.

Au sujet de la partie du livre dont nous pouvons nous faire juge, sans égaler la vaste compétence de Claire Daudin, au sujet donc de Charles Péguy, la question « Dieu a-t-il besoin de l'écrivain ? » n'avait plus été posée, aussi nettement posée depuis 1972 et *Péguy aujourd'hui*, suite de la remarquable monographie de Roger Secrétain² : *Péguy soldat de la Vérité* parue aussi sous le titre *Péguy soldat de la Liberté*. Rien que l'hésitation entre ces deux titres, dictée par les circonstances politiques de 1941 (« Liberté » figure dans l'ouvrage édité hors métropole ; « Vérité » dans l'édition sous occupation allemande), avait d'importantes conséquences théologiques... Il est dommage que l'ouvrage le plus récent passe sous silence la façon, remarquable quoique polémique, qu'avait Roger Secrétain, autodidacte et impénitent péguiste, de poser le problème de l'art et de Dieu :

Pour un grand créateur, il existe toujours un point où sa création est aussi importante que sa foi, même si l'humilité suinte de tous les mots, même si l'ouvrage est dédié à la gloire de Dieu. Toute poésie est supérieure à ses propres thèmes. Quand on contemple la peinture des primitifs italiens, cette Annonciation de Simone Martini, par exemple, qui est au Musée des Offices de Florence, ne voit-on pas que la puissance de l'art domine le sujet religieux ? Cet ange et cette vierge communiquent et maintiennent bien entendu l'émotion du sacré, dont la référence est inoubliable, mais l'émotion du sacré s'introduit par les voies de la beauté, et les éléments d'extase se sont pour ainsi dire transposés à travers le temps. La religion devient culture. La foi de ces peintres primitifs n'y perd rien. Mais tout cela nous autorise à dire que le sentiment et même la faculté d'art, d'artifice, sont constitutifs de l'esprit humain, qui fait ainsi écran entre l'être de l'homme et la nature.

Mais que Roger Secrétain ne fasse plus écran à notre lecture de Claire Daudin !

Après une première partie fondatrice qui examine, posément, « Péguy : un penseur dans la cité », rappelant la grande idée de Jean Bastaire : que Péguy est avant tout philosophe, puis qui consacre à Bernanos et Mauriac un chapitre par personne, la deuxième partie resserre la comparaison entre auteurs à l'intérieur de chaque chapitre. La méthode est bonne, qui permet de dégager coïncidences (biographiques, thématiques) et divergences (contextuelles, stylistiques). Et les coïncidences n'ont rien de fortuit : la vie des trois écrivains a été largement déterminée par leurs idées, et les thèmes qu'ils abordèrent n'étaient pas traités à distance et avec une froide objectivité, mais les touchaient profondément. Au sujet de la chronologie, qui permet apparemment de classer les trois auteurs, constatons que la date de mort a eu raison des proximités spirituelles (Péguy et Bernanos) comme des œuvres élaborées dans le même temps (Bernanos et Mauriac) ; peut-être est-ce là une justification à la curieuse place (en conclusion) occupée dans l'essai de Claire Daudin par les relations ayant existé entre les trois hommes : réception (lecture, citation) et appréciation ; de même qu'on attend la page 205 pour lire la citation – mauriacienne – ayant sans doute fourni le titre du livre.

¹ Claire Daudin, *Georges Bernanos, une parole libre*, « Témoins d'humanité », Desclée de Brouwer, 1998.

² Dont on lira avec profit *Jeanne d'Arc vous parle* (Éditions du Temps, 1967), suivi d'extraits de Charles Péguy.

Toute l'action personnelle de Péguy, tous ses engagements de socialiste généreux et intransigent, de johanniste enthousiaste au milieu des anticléricaux, de dreyfusiste farouche et irréconciliable, d'écrivain pédagogue et non pas démagogue, de chroniqueur intempestif et d'éditeur en banqueroute permanente, dessinent un chemin de vie d'où Claire Daudin tire les premiers enseignements en des formules très bien trouvées. Péguy, « commensal des juifs », est le précurseur du dialogue judéo-chrétien du XX^e siècle *et suivants* ; la tendresse de Péguy ne l'a-t-elle pas conduit à placer ces autres faibles : « les femmes et les enfants d'abord », au porche de son Église et partout à l'honneur dans son œuvre ? Claire Daudin rejoint ici l'idée qu'Yves Avril m'a confiée depuis assez longtemps, à savoir qu'il serait bon de s'attarder un jour sur ce beau sujet de colloque ou de thèse : « Péguy et les femmes »... Biographisme, dira-t-on ? Mais ce serait faire fi de l'incarnation de l'éternel dans le temporel et de la façon dont Péguy retrouve la foi, au cœur de ce réel – familial, économique, politique – qui fait que nos « mains » sont sales et que des discordes intimes surviennent. La propension du texte péguien à l'engagement et son hospitalité à l'Autre ne l'obligent-elles pas parfois à pratiquer la polémique, bien que Péguy s'en défende ? Quand l'Autre est adversaire, Péguy, ayant l'intuition de vivre un temps d'avant-guerre, lui laisse apparemment le terrain libre, le cite ou lui propose l'espace de publication des *Cahiers de la quinzaine* pour mieux déchaîner les foudres d'une prose ravageuse, dont une quinzaine suffit à préparer la revanche. Non que la partie se veuille gagnée. Sacrifice et responsabilité : la sainteté selon Péguy n'est pas réservée à quelques vies aussi vénérables qu'inimitables mais constitue la dimension de l'existence chrétienne. L'espérance, à portée d'homme, première « vertu de combat », n'a été si précisément décrite par Péguy que dans les moments où seule son écriture le rattachait à la foi. Il est donc à se demander si Dieu n'a pas autant besoin d'écrivains que de saints, qui concourent à sa gloire dans l'Église militante, y compris *in partibus*, et pour certains même dans l'Église triomphante – sous le nom de Docteurs. Terres des infidèles et parties du discours...

Le livre est muni d'une bibliographie clairement exposée et nombreuse ; il est agréable à manier et d'un graphisme soigné. Le liront avec profit tous ceux qu'intéressent les trois auteurs concernés et qui constateront que, si la filiation morale qui va de Péguy à Bernanos et Mauriac, et qui les distingue véritablement des autres écrivains catholiques, se trouve aujourd'hui sans descendance, elle nous est du moins décrite ici avec tant de tact et de vie qu'elle revit sous nos yeux comme dans toute l'œuvre critique de Claire Daudin, étoile montante du péguisme.

R. Vaissermann

*

Rémi SOULIÉ, *Péguy de combat*, « Les Provinciales », Cerf, 2007 – 111 pages, 12 €

Sous un titre étrange – nous attendions quelque chose comme « écrivain de combat » –, ce livre présente en quelques pages ce qui fut réellement l'essentiel des intérêts, des passions de Péguy, ce qui fit sa radicale originalité et en fait un auteur qui aujourd'hui nourrit notre réflexion et notre action, bref nous aide à vivre.

Rémi Soulié est originaire du Rouergue et, dans ce livre, on voit ici et là apparaître l'occitan, naturellement, sans artifice, en proverbes ou en chansons. Cet attachement au sol natal, à la « petite patrie », n'est pas sans conséquence sur les titres des chapitres, d'une invention et d'une finesse émouvantes, étapes d'un pèlerinage accompagnant la vie de Péguy : « Charles II d'Orléans ou Péguy de France », « La Loire », « Le Parisis », « La Beauce », « La Lorraine », « La Brie », c'est-à-dire la naissance, l'enfance, les *Cahiers de la Quinzaine*, Notre-Dame de Chartres, Jeanne d'Arc, la mort pour la France à Villeroy. *Enracinement, racines, racination, race*, tous ces mots si chers à l'auteur de *Notre Patrie*, reviennent sous la plume de Rémi Soulié et il faut remarquer que la première *Jeanne d'Arc*, celle qu'on appelle la « Jeanne d'Arc socialiste », paraît la même année

que *Les Déracinés* : Barrès et Péguy, si différents, si opposés même sur tant de points, se sont plus tard rejoints sur celui-ci, essentiel.

Reprenons deux des aspects sur lesquels l'auteur insiste particulièrement. Péguy est un homme d'ordre, dans deux sens au moins du mot : appartenance volontaire à une communauté organisée, avec discipline et observance d'une règle, d'une part ; classement, d'autre part. Sa *Cité harmonieuse* était déjà un ordre, comme toutes les utopies, théorique, abstrait, enfermant la diversité dans des catégories rigoureusement classées (n'est-ce pas ce que Péguy et Rémi Soulié reprochent à Maurras, auteur lui-même d'un *Ordre* ?). Plus tard, comme l'observaient les Tharaud, il fait des *Cahiers* un véritable ordre de chevalerie, avec serment d'allégeance (tacite mais entraînant des obligations, impliquant une fidélité sans faille ; tout manquement entraîne rupture et exclusion), mais à la différence de la *Cité harmonieuse*, c'est un ordre vivant. Cet amour de l'ordre explique l'amour de la hiérarchie, de la discipline militaire et, poétiquement, des bataillons d'alexandrins soigneusement rangés de la *Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres* ou d'*Ève*. Celui surtout de la Création, où Dieu, qui « n'aime pas les mélanges », a remplacé le chaos originel, le *tohu-vabohu* par un ordre que tentera de détruire la confusion de Babel. Mais, sans parler du récit autobiographique de *Pierre* dont on a voulu parfois faire une description ironique et surtout amère du « commencement d'une vie bourgeoise », ne peut-on voir dans les strophes d'*Ève* sur la femme « rangeuse », mêlée à la plus touchante des tendresses, l'expression d'une impatience :

*Femmes, je vous le dis, vous rangeriez Dieu même,
S'il descendait devant votre maison...*

*Que n'avez-vous alors, ô femme de lessive,
Lavé ma barbe rousse et mes cheveux sanglants,
Que n'avez-vous alors, maternelle et pensive,
Soutenu ma faiblesse et mes pas chancelants.*

Deuxième aspect, sans doute le plus important : ce livre est tout entier, intimement, pénétré de cette inspiration chrétienne et juive qui donne à Péguy, je crois, sa dimension et peut-être son statut de prophète pour notre temps. Maurras n'a pu le comprendre. Péguy a vu que le chrétien et le juif ne pouvaient exister l'un sans l'autre. Il l'a vu plus clairement qu'aucun autre, ce qui est d'autant plus étonnant que, selon toute apparence, il ne connaissait rien ou pratiquement rien du judaïsme, que son éducation orléanaise ne lui avait sans doute rien apporté en ce domaine. Mais il y eut l'Affaire Dreyfus et à cette occasion son amitié avec Bernard Lazare, Maurice-Edmond Lévy, Pierre Marcel, Julien Benda et tant d'autres, et surtout avec Blanche Raphaël et Eddy Marix, qu'il appelait le plus grand prophète juif de notre temps après James Darmesteter et Bernard Lazare. La mort prématurée d'Eddy Marix, en 1908, à qui sera dédié *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, causa un véritable bouleversement dans la vie de Péguy et coïncide avec son retour à la foi catholique et à Jeanne. Je ne crois pas du tout, contrairement à ce que dit le préfacier de ce livre, Michaël Bar-Zvi, que Péguy soit « chevalier d'honneur du sionisme » (ou, alors, je ne sais pas ce qu'est le sionisme qui est pourtant défini historiquement, théoriquement et pratiquement). Il avait pénétré par de tout autres voies le mystère et la vocation d'Israël et c'est naturellement Israël qui l'a conduit ou reconduit au christianisme, comme l'Ancien Testament conduit au Nouveau Testament. Il me semble qu'il aurait approuvé et aimé ce que dit d'Israël et du sionisme le père Marcel Dubois, récemment disparu, qui le cite justement¹.

Lire Rémi Soulié, étant donné l'abondance et la longueur des citations, toujours choisies de façon pertinente, c'est aussi lire Péguy. Ce petit livre est un des plus originaux et des plus profonds que nous ayons lus.

Y. Avril

¹ *Nostalgie d'Israël*, Cerf, 2006, pages 135 à 143.

Juan de GAMBOA, *La Pucelle de France*, Mazarine, 2007 – 300 pages, 19 €

Dans ce récit de la fin du XV^e siècle, dû à un Castillan, c'est une pauvre bergère du Dauphiné qui, émue par les malheurs de la France et visitée par des songes, vient trouver le Dauphin. Celui-ci, après l'avoir entendu et avoir assisté à une démonstration de sa force (elle soulève du sol deux hommes dans la paume de sa main), lui confie le commandement de ses armées. Ignorant son nom, il lui donne celui de « Pucelle ». Usant de ruses, elle libère Orléans, lève le siège de Tours et fait décapiter quarante Anglais de la garnison ; elle provoque en duel le duc de Savoie, maintes fois traître au roi, et triomphe de ses trois champions ; à bord d'une nef qu'elle a fait équiper de lames pour couper les chaînes qui barrent l'entrée du port, elle délivre avec l'aide d'une flotte castillane La Rochelle assiégée et, comme ses troupes ont voulu malgré son ordre devancer les Castillans et les ont attaqués, elle fait saisir les chefs, en fait jeter quatre dans la mer et pendre trente autres. Après la prise de Rouen, Bourges, Xaticalapan, Paris, Arras, Cambrai et autres places, des négociations sont engagées, malgré l'opposition de la Pucelle qui veut mener à bonne fin l'entreprise, et une trêve est signée. Elle gouverne alors « sans partage le Roi et le royaume », c'est elle qui distribue faveurs et offices, elle fait comte son père, son frère archevêque de Tours et « donne beaucoup d'évêchés et de canonicats à ses parents », tout en consacrant les veillées d'hiver à l'étude de la chevalerie. Malgré ses nombreux prétendants, « elle ne voulut jamais se marier ». On a compris que cette Pucelle, « très grande de corps plus que tout autre femme », aux cheveux « très longs et blonds », certes chaste mais impitoyable et rusée, n'a pas grand chose à voir avec Jeanne d'Arc.

L'éditeur et traducteur, Michel Garcia, spécialiste de la littérature espagnole du Moyen-Âge et du *Siglo de Oro*, indique que ce *récit romanesque* (sous-titre) vise à montrer que, si troublés que soient les temps – et c'était le cas au début du règne d'Isabelle et Ferdinand –, la volonté peut tout sauver : « si, toute espérance étant perdue, le royaume de France fut restauré et rendu à la couronne par une femme de si pauvre condition, qui sera assez incrédule pour penser que nos royaumes perdus du tout au tout ne soient restaurés par une si puissante et excellente reine que vous ? » Ce n'est donc pas pour l'auteur « récit romanesque », mais histoire. Cela dit, l'écrivain, guerrier et diplomate, est manifestement un lecteur des Anciens, ses discours en miroir sont inspirés de Tite-Live ; dans le triomphe splendide qu'organise le roi pour la Pucelle, on fait abattre un pan des murailles de la ville, suivant la tradition grecque « isélasique » (que reprit Néron) ; les références historiques des discours ne manquent jamais de citer les chefs de guerre de l'antiquité grecque et latine et aussi – nous sommes dans une civilisation chrétienne – de l'Ancien Testament.

La couverture du livre reproduit la Jeanne d'Arc cavalière qui illustre le manuscrit du *Champion des Dames* de Martin le Franc. Chose curieuse, l'exemplaire de *La Hystoria de la Poncella de Francia* (édition de 1585) qui se trouve à la bibliothèque d'Orléans a une illustration semblable : dans la même attitude, sur un fier cheval, la lance à la main, les jambes tendues en avant, les pieds reposant sur des étriers à longues étrivières « à l'estradiot » (à la manière des cavaliers albanais ou grecs), on croit reconnaître la Pucelle. Mais, en regardant de plus près, c'est un vieillard à longue barbe.

Y. Avril

VIENT DE PARAÎTRE

Anne Lise DIEZ et Bernard LORRAINE, *La Pucelle et l'Amazone. Représentation de Jeanne d'Arc en littérature*, éditions Dominique Guéniot, 2007 – 350 pages, 36 €

Laissons l'éditeur nous le présenter : « Ni dithyrambe, ni diatribe, ni panégyrique, ni étude historique, *La Pucelle et l'Amazone* est un florilège de 229 textes divers par leurs tons, leurs formes, leurs époques, et, bien sûr, par la personnalité des 185 auteurs réunis autour de Jeanne d'Arc pour le plaisir en littérature. Péguy y côtoie Maurras ; Voltaire, Christine de Pisan ; Monseigneur Dupanloup, Jaurès... Au lecteur ému, scandalisé, amusé ou révolté par ces textes, d'en tirer ses conclusions sur Jeanne d'Arc et sur les écrivains qui lui consacrèrent leur talent. »

Rappelons simplement que Bernard Lorraine est né à un kilomètre de la maison natale de Jeanne d'Arc. Poète, comédien, traducteur, anthologiste, il a publié 27 recueils de poésie, 10 anthologies, deux traductions de romans en collaboration avec Anne Lise Diez, quatre pièces de théâtre et deux essais, dont le *Panorama de la poésie en Lorraine des origines à nos jours*. Bernard Lorraine est décédé en 2002.

Quant à Anne Lise Diez, qui se définit comme « citoyenne du monde, en résidence à proximité de Domremy-la-Pucelle », dessinatrice, comédienne, traductrice, elle a publié deux traductions de romans en collaboration avec Bernard Lorraine, son mari, et réalisé les illustrations de nombreux recueils de poésie.

Cet ouvrage méritait depuis longtemps de paraître et intéressera tout johanniste.

Elsa GODART, *Je veux donc je peux ! Oser être heureux*, « Équilibre de vie », Plon, 2007 – 164 pages, 14,90 €

Marion-Catherine GRALL avec la collaboration d'Elsa GODART, *Au secours, j'ai peur d'aimer ! 12 clés pour rencontrer l'autre*, « Équilibre de vie », Plon, 2007 – 164 pages, 14,90 €

Voici la présentation du premier ouvrage par l'éditeur lui-même : « Pourquoi ai-je tant de mal à réagir ? Pourquoi ai-je l'impression de subir ma vie et non de la choisir ? Pourquoi ai-je tellement peur d'être moi-même ? Qu'est-ce qui, dans ma vie, compte vraiment pour moi ? Nous avons tous le pouvoir d'être heureux et de retrouver l'envie de vivre. Il suffit de le vouloir. En découvrant le pouvoir immense de la volonté, nous pouvons donner une véritable orientation à notre vie et transformer notre mal-être en plénitude réelle et durable. Contre une vie subie, il est temps de partir à la rencontre de nous-mêmes pour définir nos buts véritables et trouver la force de les réaliser. Pour oser être heureux, enfin. »

Et comme l'éditeur nous annonce du même auteur une *Philosophie du Christ*, nous n'avons peut-être pas eu tort de dessiner comme menant à une église un porche dont nous voudrions qu'il soit celui de l'amour, sinon du bonheur.

René Char (1907-1988) inséra ce texte – poème en prose finissant presque en vers libres – dans la deuxième édition de la Recherche de la base et du sommet (Gallimard, 1965, p. 46) ou, pour être plus exact, dans le cadre de son premier volet, intitulé « Pauvreté et privilège » et présenté en 1954 comme « dédié à tous les désenchantés silencieux, mais qui, à cause de quelque revers, ne sont pas devenus pour autant inactifs. Ils sont le pont. [...] On ne peut pas devenir fou dans une époque forcenée bien qu'on puisse être brûlé vif par un feu dont on est l'égal. » Le poème « Jeanne qu'on brûla verte » avait été imprimé à Alès par PAB pendant l'été 1956, avec un titre orné de Georges Braque, à 12 exemplaires sur Chine numérotés de I à XII et 87 exemplaires Rives numérotés 13 à 99.

Jeanne qu'on brûla verte

René Char

La sainteté proprement dite de Jeanne d'Arc ? N'étant pas théologien ni croyant, je passe à côté. Mais j'aurais bataillé avec cette jeune fille, près d'elle, pour elle, car, en son temps, son action insurgée et mystique était totalement justifiée. Je songe parfois à son physique. (Les témoignages du procès de réhabilitation la présentent sensiblement différente de la description que j'en donne.) Taille en rectangle vertical comme une planche de noyer. Les bras longs et vigoureux. Des mains romanes tardives. Pas de fesses. Elles se sont cantonnées dès la première décision de guerroyer. Le visage était le contraire d'ingrat. Un ascendant émotionnel extraordinaire. Un vivant mystère humanisé. Pas de seins. La poitrine les a vaincus. Deux bouts durs seulement. Le ventre haut et plat. Un dos comme un tronc de pommier, lisse et bien dessiné, plus nerveux que musclé, mais dur comme la corne d'un bélier. Ses pieds ! Après avoir flâné au pas d'un troupeau bien nourri, nous les regardons s'élever soudain, battre des talons les flancs des chevaux de combat, bousculer l'ennemi, tracer l'emplacement nomade du bivouac, enfin souffrir de tous les maux dont souffre l'âme mise au cachot puis au supplice.

Voici ce que ça donne en trait de *terre* : « Verte terre de Lorraine. – Terre obstinée des batailles et des sièges. – Terre sacrée de Reims. – Terre fade, épouvantable du cachot. – Terre des immondes. – Terre vue *en bas* sous le bois du bûcher. – Terre flammée. – Terre peut-être toute bleue dans le regard horrifié. – Cendres. »